

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 MARS 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne. — Nos Gravures : Philadelphie ; La fiancée du lion ; Ouverture du Parlement Anglais par la reine en personne. — Avis à nos abonnés de Montréal. — Variétés. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Nouvelles générales. — Le jeu de dames. — Poésie : Une lame chrétienne et une prière. — Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres (suite et fin). — Le Parlement Fédéral. — L'heureux berger. — Conseils d'hygiène pratique. — Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite). — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Ouverture du Parlement Anglais par la reine en personne. — La fiancée du lion. — Le Centenaire Américain.

REVUE EUROPEENNE

Dans un voyage, on jouit beaucoup plus de l'imprévu que de ce qui fait partie du programme arrêté et réglé d'avance. De même dans la visite des monuments d'une grande ville, ce ne sont pas toujours ceux que l'on va voir de propos délibéré, son guide-Joanne à la main, qui nous font une impression plus vive et plus durable ; ce sont plutôt ceux que l'on découvre dans des courses solitaires, ceux qui, pour bien dire, se présentent à nous d'eux-mêmes, et que nous reconnaissons à leur physionomie et d'après nos lectures.

Il nous souvient qu'un jour, marchant ainsi au hasard dans le faubourg St. Honoré, nous nous trouvâmes tout à coup devant un monument aux formes étranges qui nous frappa vivement. Il occupait le centre d'un de ces carrés d'arbres et de verdure que les Parisiens tiennent beaucoup à appeler des *squares*, et que nous, qui sommes très-anglais, appelons tout bonnement des *carrés*. Entouré d'une très-belle grille toute neuve, l'édifice, d'un style classique et sévère, avait l'apparence d'un immense tombeau autour duquel étaient rangés d'autres monuments plus modestes, mais reproduisant quelque chose des formes de grand mausolée. Après quelques instants de réflexion, il nous vint à l'idée que ce pouvait bien être la chapelle expiatoire de Louis XVI... et alors une vive émotion s'empara de nous comme si, au milieu des splendeurs et des fêtes du Paris d'alors, nous nous étions heurté aux sanglants échafauds de 93.

Nous ne nous étions pas trompé. C'était bien là, en effet, le terrain sacré où reposèrent longtemps, dans l'oubli, les restes du roi martyr et de sa malheureuse compagne. C'est de là qu'ils furent transférés à Saint-Denis, en 1815 ; et c'est là que sont encore les cendres d'un grand nombre de victimes de la révolution. Les petits monuments symétriques qui forment comme une cour d'honneur en avant de la chapelle sont dédiés à la mémoire de ces fidèles serviteurs de la monarchie.

L'intérieur de l'édifice, où régnait un demi-jour bien favorable à la méditation, nous impressionna vivement. Les deux beaux groupes de Bosio, représentant Louis XVI consolé par un ange et Marie-Antoinette soutenue par la religion, les pendentifs de la voûte, la crypte, son autel en forme de cénotaphe, sont présents à notre mémoire. Mais ce que nous oublierons encore plus difficilement, c'est l'isolement, la solitude de ce noble monument. Tandis que Paris régorgait d'étrangers (on était alors à la période la plus brillante de l'exposition de 1867 ; l'empereur de Russie venait d'arriver), nous étions seul dans la chapelle. Encore n'avions-nous pas droit d'en tirer vanité ; le hasard nous y avait conduit. Le gardien à qui nous avions demandé s'il venait beaucoup de visiteurs,

nous répondit : " Pas dans ce moment, monsieur ; il y a, voyez-vous, l'exposition. Hier, cependant, il est venu des messieurs et des dames de province. Il vient moins d'Anglais et d'Américains qu'à l'ordinaire."

Il y a cependant un jour chaque année où une foule d'élite se presse dans la chapelle. C'est à l'anniversaire du grand hollandaiste, le 21 janvier. Mais la messe qui s'y célèbre réunit un public plus ou moins nombreux, suivant les variations du baromètre politique. Cette année, elle a eu les proportions d'une démonstration.

Dans une de ses correspondances au *Courrier des États-Unis*, notre ancien ami, M. Gaillardet, s'exprime ainsi à ce sujet :

J'allais commencer cette lettre par les nouvelles politiques du jour, lorsque sa date m'a rappelé que c'était l'anniversaire de la mort de Louis XVI, et que tous les légitimistes, orléanistes et même certains bonapartistes, allaient se rendre à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou, Saint-Honoré, pour y protester contre le crime du 21 janvier 1793, quoique l'aïeul des princes d'Orléans y ait pris part, et qu'un peu plus tard, le fondateur de la dynastie napoléonienne ait commis lui-même un crime plus abominable, en faisant arrêter à l'étranger et fusiller à Vincennes le duc d'Enghien, un autre Bourbon ! De leur côté, les Bourbons, en remontant sur leurs trônes, ont fait fusiller le roi Murat à Naples et le maréchal Ney à Paris. Tous les partis ont donc dans leurs annales des vengeances inutiles, qu'ils ont lieu de regretter plus tard. C'est un des traits les plus saillants de l'histoire moderne, que l'inutilité de la plupart des révolutions qui en forment les étapes sanglantes et qui, du moment où elles étaient inutiles, ont été fatales à la cause même qu'elles avaient pour but de se servir.

Après avoir passé rapidement en revue tous les régimes qui depuis 89, se sont perdus par l'exagération de leurs principes, M. Gaillardet ajoute :

Ainsi, aucune des révolutions ne lui a été véritablement utile, parce qu'aucune n'était véritablement nécessaire. Si elles ont paru d'abord constituer un progrès pour la liberté, elles ont toutes été suivies d'une réaction qui a fait perdre le terrain gagné, et aujourd'hui même, la France n'a pas encore retrouvé les garanties qui lui avaient été accordées du consentement de Louis XVI, en 1790. Nous n'avons conservé de cette première révolution que des principes abstraits toujours invoqués et jamais appliqués.

M. Gaillardet tire ses conclusions en faveur de la république comme le seul gouvernement possible aujourd'hui, et il s'écrie : " Soyons de l'école de ces dentistes qui disent dans leurs prospectus : N'arrachons plus les dents, guérissons-les."

Mais même pour les dentistes, cela est plus aisé à dire qu'à faire. Il est vrai que les élections tant du Sénat que de la Chambre, autant que l'on peut juger de ces dernières, si elles ont donné plus de républicains et même plus de libéraux qu'on ne le pensait, ont aussi mis de côté un grand nombre d'hommes extrêmes. Même à Paris, où Victor Hugo semblait devoir passer d'emblée pour le Sénat, il n'a été élu qu'à grand-peine et seulement au deuxième tour de scrutin. Le grand poète d'autrefois est passé à l'état de scie politique du genre de M. Gagne, et ses harangues impossibles, saupoudrées de substantifs transformés en adjectifs, n'en imposent plus qu'aux démocrates les plus naïfs. Ceux-ci cependant, irrités de la résistance qu'ils avaient éprouvée, et tout fiers de voir triompher enfin l'homme-principe, le poète-révolution (accouplez une dizaine de substantifs de cette manière), ont voulu lui faire une ovation, et au sortir de la mairie où se faisait le scrutin, on l'a promené dans les rues, ce qu'il a su reconnaître par un de ces discours

dont il a la recette, sinon le secret. Un des écrivains de l'*Univers*, après avoir raconté cet épisode, ajoute :

A peine avais-je quitté cette scène grotesque et peu démocratique, une grande affiche multicolore a attiré mes yeux : elle portait en lettres énormes ces mots qui annonçaient quelque spectacle forain et qui m'ont paru symboliques : *V'la Paris qui passe*, et plus bas : *l'homme caméléon*.

Le caméléon, c'était, à n'en pas douter, Victor Hugo, tour à tour chantre des Bourbons, poète de l'épopée impériale, pair de France sous Louis-Philippe, Napoléonien en 1848, et finalement sénateur républicain.

Le caméléon, c'est aussi Paris, qui a banni bien des héros qu'il avait acclamés, qui a fait à beaucoup d'idoles d'un jour les mêmes ovations qu'il faisait hier à Victor Hugo, et qui rejette ses créatures favorites comme un sultan capricieux.

Dans un autre numéro, M. Louis Veuillot fait au nouveau sénateur la malice de reproduire un mot célèbre de l'*ex-pair* de France : " On a tort de déposer des Sénats aux pieds des Constitutions," ainsi qu'un passage très-divertissant d'un livre publié à l'époque de l'exposition universelle :

Les peuples, disait l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, ont eu le vague ébranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont de proche en proche reçu le contrecoup de nos luttes, de nos secousses, de nos livres. Ils sont en communion mystérieuse avec la conscience française... *Phénomène magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple, qui s'évapore en fraternité !* ô France, adieu, tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras *humanité* ; tu ne seras plus nation, tu seras *ubiquité*. Tu es destinée à te dissoudre toute entière en rayonnement, et rien n'est auguste à présent comme l'effacement visible de ta frontière. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, peuple, salut, homme ! subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde !

Bien prédit, ajoute M. Veuillot. On était alors en 1867. Le roi de Prusse se trouvait à Paris. En écoutant M. Hugo, il a dû rire.

Oui, et le prince de Bismarck en relisant cette folle élucubration, a dû rire encore bien plus fort ; et c'est mal à M. Louis Veuillot de lui avoir procuré cette satisfaction. Toutefois, Bismarck ne se contente point d'avoir beaucoup ri, de rire encore : il connaît le proverbe : *rira bien qui rira le dernier*. Il ne trouve pas la France assez affaiblie ; il remue ciel et terre pour trouver un prétexte à une nouvelle agression. C'est en Orient qu'il cherche la cause de complications qui lui permettront de remanier encore une fois et à son profit la carte de l'Europe. L'Autriche et la France lui inspirent toujours de l'ombrage : Sadowa et Sedan, suivant lui, n'ont pas accompli tout ce qui est écrit sur le livre des destinées. Il voudrait reléguer l'Autriche au rôle de puissance orientale, lui enlever la plupart de ses états allemands et lui donner en échange une partie de l'empire ottoman. En poussant au partage de cet empire entre la Russie et l'Autriche, il espère qu'elles consentiront à le laisser s'agrandir vers l'occident.

En même temps, il caresse plus que jamais son grand sabre, prépare ses canons rayés et ses fusils à aiguille dont l'armée allemande ne cesse de changer le modèle. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de ces préparatifs, et cela sur la foi d'une correspondance militaire de la *Revue Britannique*. Le même écrivain continue à détailler les formidables préparatifs de l'Allemagne et de quelques autres puissances.

On forme un état-major divisionnaire de cavalerie à Metz, un état-major de brigade de landwehr ; un régiment de landwehr de réserve dans chacune des villes de Berlin, Breslau et Cologne ; un régiment de chemin de fer à deux bataillons. On augmente l'effectif des batteries de campagne et des régiments d'infanterie ; enfin, on fait des expériences pour employer un nouveau canon, le canon de bronze-acier, système Uchatius.

La Suisse vient aussi de compléter sa réorganisation militaire, et l'on y fait l'essai d'une poudre nouvelle qui diminuerait beaucoup les charges que le soldat est obligé de porter, et donnerait des résultats beaucoup plus considérables. La Suisse est bien près de Bismarck, elle a le tort de parler allemand, et d'après la poésie que nous avons nous-même entendu répéter aux enfants dans les écoles de Stuttgart comme dans celles de Berlin, l'Allemagne est partout où l'on parle allemand (1), ce que Bismarck traduit comme l'on sait. Que la Suisse y prenne garde : elle travaille peut-être pour le roi de Prusse !

L'Italie paraît être aussi saisie de la fièvre belliqueuse, et certaines paroles de Victor-Emmanuel, au commencement de l'année, auraient même causé quelque alarme. Mais ses finances sont tellement obérées que la réorganisation militaire ne peut y marcher que lentement. Ce n'est qu'en 1878 qu'elle pourra être complète.

Enfin, il n'y a pas jusqu'au très-pacifique John Bull qui ne fasse ses préparatifs. On travaille activement à la mobilisation en Angleterre, mais on y avance difficilement, comme dans toute chose qui est contraire à la routine. Le nouveau système des promotions, qui a remplacé celui de l'achat des commissions n'existe pas depuis assez longtemps pour pouvoir être jugé. Il a eu cependant pour effet de retirer de la carrière militaire un bon nombre de fils de famille, qui voyaient diminuer leurs chances, et il a fait des brèches assez considérables au trésor par les indemnités qu'il a fallu payer. Des changements considérables ont eu lieu, et les corps d'officiers de plusieurs régiments se trouvent renouvelés, un peu trop promptement peut-être. Les expériences scientifiques en rapport avec l'armée se poursuivent là comme ailleurs. C'est un singulier pari qui se perpétue entre les moyens d'attaque et ceux de résistance. Dès qu'on invente un boulet ou un bélier qui perce une cuirasse, on s'empresse d'inventer, d'un autre côté, une cuirasse que le nouveau bélier ou le nouveau boulet ne saurait atteindre ; puis on réinvente un nouveau moyen d'agression auquel on oppose encore un nouveau moyen de défense, et ainsi de suite. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

La dernière invention est celle d'une espèce d'armature en forme de cercles que l'on place autour de la cuirasse du vaisseau.

On croyait la crinoline morte, dit un journal. Erreur. Puisque les élégantes l'ont délaissée, l'Amirauté anglaise s'en empare. Et pourquoi ? pour protéger ses vaisseaux de guerre contre l'effet des torpilles-poissons de l'invention de M. Whitehead. Ces torpilles se meuvent sous l'eau et vont enfoncer leur éperon dans le vaisseau ennemi au-dessous de la ligne de flottaison. L'Amirauté a décidé de revêtir le *Thunderer*, le navire le plus coûteux de la marine anglaise,

(1). Was ist der Deutschen Vaterland ? poésie très-célèbre et très-populaire dont chaque strophe commence par cette question.

d'une crinoline de barres de fer à la fois résistante et amortissante, et lorsque ce travail sera terminé, on essaiera l'effet d'une torpille Whitehead sur le navire crinoliné.

Tout ceci nous rappelle la série de caricatures militaires de Cham, dans lesquelles il traçait les progrès de la civilisation à partir de la massue avec laquelle Cain tua Abel, à venir jusqu'aux mitrailleuses. La dernière étape du progrès humain serait, selon lui, dans d'immenses bombes *asphyziantes*. Dans la caricature finale, ces bombes étant lancées de part et d'autres, les deux armées disparaissent complètement, et le diable, content une bonne fois de son œuvre, s'élève triomphant dans les airs, riant, suivant le proverbe, à s'en fendre la bouche jusqu'aux oreilles.

On n'en arrivera point de sitôt à ce degré de perfection qui supprimerait la guerre ou la rendrait impossible, ce qui fait que le diable, comme cela lui arrive quelquefois, aurait joué à *qui perd gagne*, et perdu tout en paraissant gagner la partie. On continuera à se tuer dans des proportions plus terribles, à se faire des blessures incurables d'après certaines inventions récentes qui sont le raffinement de la cruauté et de la barbarie et contre lesquelles les philanthropes protesteraient sans doute s'ils n'étaient point si occupés de la protection des animaux, et à faire la guerre aux savants à propos de la vivi-section.

Dans tous les cas, on est plus éloigné que jamais de la paix universelle que l'on rêvait dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Les grandes guerres qui depuis ont désolé l'Europe, l'Asie, l'Amérique, laissent derrière elles les germes d'autres guerres qui, on peut le deviner par les progrès que fait cet art meurtrier, par les armées de plus en plus énormes que l'on met en campagne, devront décimer le genre humain.

Les feuilles anglaises et celles du continent s'occupent toujours du voyage du prince de Galles dans l'Inde. Elles contiennent une merveilleuse description du chapitre de l'ordre de l'Etoile que le prince a tenu et où le maharajah de Pitteala a paru coiffé d'un turban orné de 100,000 livres sterling de diamants, parmi lesquels figurent, dit-on, tout l'écrin de l'Impératrice Eugénie et le fameux diamant *Sancy* dont il s'est fait, paraît-il, l'acquéreur.

En même temps, les journaux nous annoncent la maladie très-sérieuse de la veuve de Napoléon III, et dans le cas de son rétablissement, le départ prochain de son fils pour l'Amérique, où il devra visiter la grande exposition du centenaire, dont on s'occupe beaucoup en Europe dans ce moment. Étranges vicissitudes des choses humaines!

Pour en revenir au prince de Galles et à sa brillante odyssée, on ne peut s'empêcher de songer à la terrible coïncidence qu'il y aurait si, après son départ de l'Inde, une grande guerre européenne et asiatique venait à éclater. On se rappelle que c'est peu de temps après son départ d'Amérique que la guerre de sécession, dont il avait pu voir les pronostics, commença, faillit attirer l'Angleterre elle-même dans le conflit, et lui occasionna, par l'affaire du *Trent* et les incursions des féniens sur nos frontières, de très-grandes dépenses. Il serait trop malheureux que les voyages du prince, si brillants qu'ils soient, pussent être comparés à la course de ces comètes, à l'éclatante chevelure, sinistres et splendides avant-coureurs des guerres et des fléaux de tout genre, selon la croyance populaire!

Si, comme nous l'espérons, il ne laisse pas la guerre derrière lui, il n'y laissera point non plus le vice-roi actuel, lord Northbrook, qui, à cause de l'affaiblissement de sa santé, a cru devoir offrir sa démission. Les splendeurs de l'Inde, les énormes traitements que reçoivent les hauts fonctionnaires de ces contrées ont un bien terrible revers dans les maladies qu'engendre le climat de l'extrême Orient. Six à sept années sont, paraît-il, la moyenne de la vie que peuvent y faire les étrangers, vice-rois ou non. Nous en avons eu un triste exemple dans la personne de notre ancien et très-aimé gouverneur général, lord Elgin, qui succomba à

ce climat dès les premières années de son gouvernement, à l'âge de 57 ans.

Le successeur de lord Northbrook sera, paraît-il, lord Lytton. La littérature est de plus en plus en faveur dans les nominations du gouvernement britannique. Il n'y a là rien de bien surprenant, lorsqu'on sait que les chefs des deux partis, M. Disraeli et Lord Derby d'un côté, et M. Gladstone de l'autre, sont des écrivains et des hommes de lettres autant que des hommes d'état.

Lord Lytton est le fils du célèbre poète et romancier, Edouard Bulwer, et le neveu de Henry Bulwer (Lord Dalling), actuellement ambassadeur en Portugal. On voit que dans cette famille, la diplomatie et la littérature s'entendent et s'aident parfaitement.

Le *Times* se prononce très-fortement en faveur de cette nomination, et il attribue à lord Lytton des aptitudes politiques encore plus grandes que celles qui ont déjà contribué à illustrer le Bulwer. Il félicite M. Disraeli sur le choix qu'il vient de faire.

Pour ce qui est de M. Gladstone, sans aller bien loin, on peut trouver dans la nomination de notre gouverneur-général, Lord Dufferin, une preuve de ses sympathies pour le monde lettré. Ajoutées à tous les autres titres qui le recommandaient, nous sommes certains que les *Letters from high latitudes* et la descendance du grand orateur et auteur dramatique, Sheridan, n'ont pas été étrangers au choix qui fut fait de lui.

Lord Dufferin vient de donner une nouvelle preuve de ses goûts artistiques, de son amour des traditions et des monuments historiques, et cette preuve laissera dans notre bonne ville de Québec un souvenir bien substantiel de son règne. La restauration de nos fortifications, les nouvelles portes aux tourelles moyen-âge, le nouveau château St. Louis qu'il est question d'élever dans la citadelle, tout cela est bien digne de sa réputation, et si la nouvelle qui vient d'être publiée, que la Reine elle-même doit contribuer une très-forte somme pour la construction d'une des portes qui s'appellera la porte Kent, peut se confirmer, il n'y aura plus de doute sur le succès de l'entreprise.

Le nouveau Québec n'aura qu'un défaut, celui d'être d'un style un peu plus vieux que l'ancien. Mais quel est le touriste de l'avenir qui, dans un siècle, ne se fera pas un devoir de croire que le tout a été construit par M. de Frontenac?

P. C.

Québec, mars 1876.

NOS GRAVURES

Philadelphie.—Le COLLÈGE GIRARD.—C'est à Etienne Girard que Philadelphie doit, entre autres bienfaits, l'établissement de cette œuvre, magnifique également dans son but, son plan et son exécution. Cet excellent et excentrique citoyen fit provision, dans son testament, pour l'érection d'un collège qui contiendrait au moins trois cents enfants : ceux-ci devant être pauvres, blancs, orphelins, âgés de six à dix ans. M. Girard doua le collège d'une propriété de 45 acres, sur laquelle il est érigé, et de \$2,000,000 pour l'établissement et le maintien de l'institution. La bâtisse, une des plus belles des temps modernes et le spécimen le plus pur de l'architecture Grecque en Amérique, est capable de loger 550 élèves, et c'est le nombre qui y reçoivent aujourd'hui l'éducation.

L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE.—Cette institution, établie en 1750 comme une école des pauvres, fut érigée en collège en 1775, et devint université en 1779. L'ancien site et l'ancienne bâtisse étant devenus trop étroits, l'édifice dont nous présentons la gravure fut construit en 1872. Il est tout de marbre. Cette université possède, comme professeurs, quelques-uns des hommes les plus distingués de la Pennsylvanie.

L'ACADÉMIE AMÉRICAINE DE MUSIQUE.—C'est la salle d'opéra la plus spacieuse des Etats-Unis. Complétée en 1857, ce théâtre a toujours été visité par les artistes, les

acteurs et les lecteurs les plus éminents qui soient venus en Amérique. L'architecture en est *byzantine*. L'*Auditorium* a cent deux pieds de long, quatre-vingt-dix de large et soixante-dix de haut, et contient des sièges pour 2,900 personnes; 600 autres peuvent s'y tenir debout. Les qualités acoustiques de la salle sont très-avancées. En somme, c'est un des théâtres les plus complets et les plus magnifiques du monde.

INDEPENDANCE HALL.—C'est le berceau de l'indépendance américaine; c'est ici que Henry, Hancock et Adams inspiraient de leur ardeur guerrière les délégués de la colonie; c'est ici que se réunit le premier Congrès des Etats-Unis. Cet édifice, construit en 1770 pour la société des charpentiers, après avoir servi aux premières sessions du congrès, passa plus tard de main en main, et devint enfin une salle d'encan. Mais la société des charpentiers, se repentant d'avoir permis la dégradation de cette relique révolutionnaire, en reprit possession et la restaura telle qu'elle était en 1775. Les murs en sont couverts de souvenirs, l'ameublement est celui qui servait il y a un siècle, les portraits des héros américains tapissent les chambres, et la vénération du peuple américain entoure et conserve cette ancienne bâtisse, qui n'est imposante que par le passé qu'elle rappelle.

Les autres édifices de notre gravure n'offrent d'intérêt que par leur beauté architecturale. Les titres en indiquent assez l'histoire et les attributs.

La Fiancée du Lion.—Ce tableau, créé sous le pinceau de Gabriel Max, fut inspiré par un poème légendaire de Chamisso. La fille était l'enfant d'un gardelion. Depuis sa plus tendre jeunesse, elle entraînait tous les jours dans la cage du roi des animaux, et jouait avec lui, comme un enfant joue avec un autre enfant. Le lion aimait la douce jeune fille, et ne voyait en elle que la compagne de ses jeux. Mais un jour, elle vint toute couronnée de fleurs, et revêtue de sa toilette de mariée, caresser pour la dernière fois la crinière de son vieil ami. Le lion s'étendit sous la main douce qui le flattait, et prêta l'oreille aux confidences de la jeune fille. Mais il y avait dans son œil une lueur sinistre, et pour la première fois, il parut ne pas comprendre ce que son amie lui disait. Elle vit s'approcher son fiancé, et se leva pour donner au lion un dernier baiser, lorsque l'animal terrible, excité par la jalousie, l'épandit morte à ses pieds. A peine a-t-il commis le forfait qu'il semble comprendre l'énormité de son crime, et se couche près du corps de sa victime, pleurant sa mort et gardant sa dépouille. C'est le moment que l'artiste a choisi pour le sujet de son tableau, et la tête superbe du lion, avec son œil morne et vitreux, sa crinière en désordre, son expression de désespoir, est une étude digne d'attention. Bientôt le fiancé, ivre de douleur et de colère, arrive avec sa carabine, dont la balle bien dirigée atteint au cœur le lion, qui s'affaisse inanimé auprès de la jeune fille.

G. E. D.

Ouverture du Parlement Anglais.—L'ouverture du Parlement anglais a eu lieu le 8 février dernier, avec le cérémonial des anciens jours, oublié depuis 1861. La reine Victoria avait tenu, cette fois, à faire en personne l'ouverture du Parlement, ce qu'elle n'avait pas fait encore depuis la mort du prince Albert.

Amenées dans les voitures de gala, la reine et la cour pénétrèrent dans la salle des séances, après avoir traversé la double haie que formaient les gardes du Parlement, armés de halberdes, et dont le costume Henri VIII s'est conservé fidèlement jusqu'à nos jours. La reine prit place sur le trône, auquel était suspendu le manteau royal en satin blanc, et que surmontait un dais en or. Sa Majesté portait une robe de moire noire à longue traîne, toute bordée d'hermine, et sur laquelle était passé en sautoir le grand cordon rouge de l'ordre du Bain. Son voile blanc était rattaché à sa coiffure par la couronne ducale. A ses côtés se tenaient, debout, ses

deux filles, les princesses Béatrice et Louise, en magnifiques toilettes couvertes de plumes blanches et de diamants. De bout, à sa gauche, un membre du Parlement portait l'épée d'Etat enfermée dans son fourreau de velours tout brodé de fleurs de lis d'or.

Au pied du trône, et faisant face à la reine, étaient assises : la comtesse de Tecke, en robe de velours noir; la princesse de Galles, en soie violette toute couverte de dentelle blanche, et portant, comme sa belle-mère, le grand-cordon du Bain; la duchesse d'Edimbourg, en velours violet. Tout alentour se pressaient les grands dignitaires, évêques et magistrats aux camails d'hermine, portant la perruque grise; lords, membres du Parlement, aux longues robes en velours rouge à collet d'hermine, sur lequel était cousu un flot de rubans noirs, à l'endroit où battait jadis la queue de la perruque. Là, comme à la cour, se trouvait aussi réunie, sous le rayonnement de ses diamants, l'élite de la plus haute fashion.

Le lord-chancelier, s'avancant à droite de la reine, lut le discours du trône, dont nos journaux politiques ont publié le résumé. Derrière ce grand dignitaire se tenaient quatre hérauts, tête nue, revêtus d'un riche tabar écartelé des armes du Royaume-Uni.

A son arrivée ainsi qu'à son départ, la reine Victoria a été acclamée avec cette cordialité que les Anglais lui ont toujours témoignée en toute occasion, et qui n'a jamais rien eu de commun avec les expansions généralement si froides des enthousiasmes officiels.

AVIS

A NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL

Notre agent, M. Edouard Dorion, commencera, la semaine prochaine, la visite domiciliaire chez nos abonnés de Montréal, afin de collecter ce qui nous est dû. Nous prions nos bons lecteurs et amis de se tenir prêts, et de mettre de côté la somme nécessaire, afin de s'éviter à eux-mêmes le désagrément d'être dérangés plusieurs fois pour une si petite affaire, et d'épargner à notre agent des voyages réitérés, laborieux et inutiles. Nous prenons cette occasion d'annoncer que notre Prime est sous presse, et que nous espérons pouvoir en commencer la distribution dans huit ou dix jours.

G. E. DESBARATS,
Directeur-Gérant.

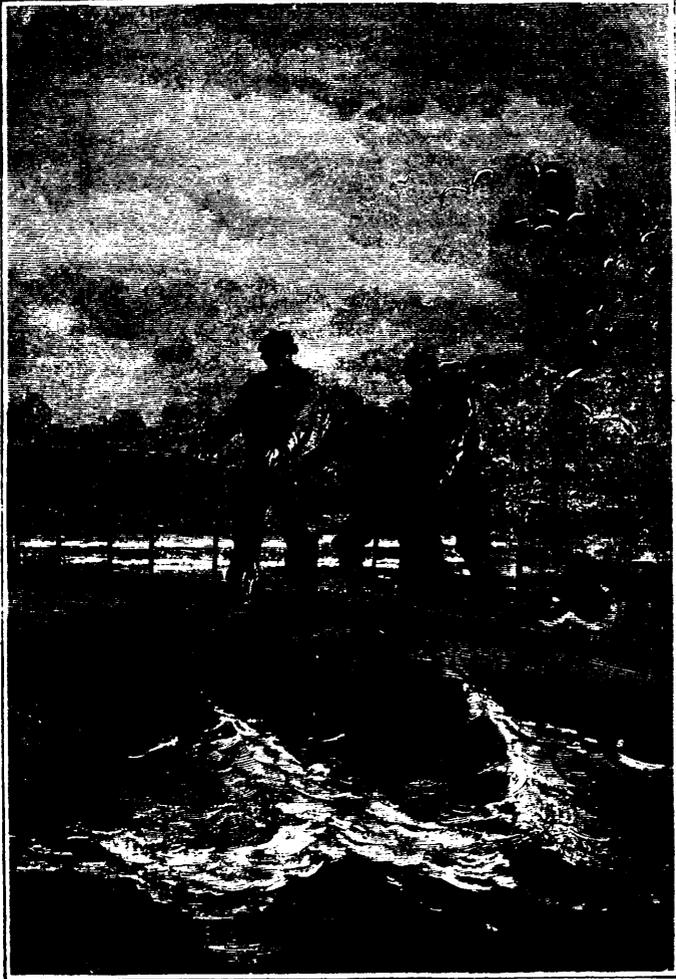
VARIÉTÉS

—Au mois de juin prochain aura lieu, à Bruxelles, un congrès spécial, où seront examinées toutes les questions d'hygiène publique et de sauvetage. On s'y occupera de tout ce qui intéresse la vie usuelle, et, plus particulièrement, des progrès de tous genres pouvant améliorer la situation des classes agricoles.

—Une nouvelle méthode médicale commence à faire parler d'elle en Angleterre, en Amérique et en Allemagne. Elle a pour principe l'application rigoureuse des prescriptions hygiéniques, et constitue plus un régime diététique qu'une médication, selon l'acception actuelle du mot. La *physiatrie*, tel est son nom, a pour apôtres des praticiens de mérite qui, naturellement, affirment devoir faire merveille avec ce système. Ils ont, d'ailleurs, tenu à Paris, il y a quelques mois, un congrès dont la presse a fort peu parlé, mais on annonce des publications spéciales qui, sans doute, attireront la discussion.

—Tout le monde sait qu'on sale la viande et les poissons pour les conserver, et les choux pour les transformer en choucroute; mais bien des personnes ne croient pas encore qu'on sale aussi les tramways. Et pourtant c'est l'exacte vérité. La *Grande Société des tramways*, à Berlin, possède un wagon à sel qui, au moyen d'un tambour-semoir, sème cette manne terrestre sur les rails couverts de glace et de neige. Dès que ce véhicule y a passé avec ses deux chevaux, immédiatement ces caux solidifiées sont dissoutes et les barres de fer deviennent propres comme si on les avait lavées à l'eau chaude. On n'est donc plus obligé, comme cela arrive en ce moment aux compagnies parisiennes, de suspendre le service et d'avoir recours aux anciens omnibus.

Cette question n'intéresse pas seulement les tramways berlinois, mais aussi les voitures particulières qui ont adopté l'écartement des roues du tramway, pour pouvoir circuler ainsi—en parcours commun et gratuit—sur le bien d'aujourd'hui.



Le Nautilus venait de toucher (p. 124, col. I.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

CHAPITRE XX

LE DÉTROIT DE TORRÈS.

Pendant la nuit du 27 au 28 décembre, le *Nautilus* abandonna les parages de Vanikoro avec une vitesse excessive. Sa direction était sud-ouest, et, en trois jours, il franchit les sept cent cinquante lieues qui séparent le groupe de La Pérouse de la pointe sud-est de la Papouasie.

Le 1er janvier 1868, de grand matin, Conseil me rejoignit sur la plateforme.

— Monsieur, me dit ce brave garçon, monsieur me permettra-t-il de lui souhaiter une bonne année ?

— Comment donc, Conseil, mais exactement comme si j'étais à Paris, dans mon cabinet du Jardin des Plantes. J'accepte tes vœux et je t'en remercie. Seulement, je te demanderai ce que tu entends par "une bonne année," dans les circonstances où nous nous trouvons. Est-ce l'année qui amènera la fin de notre emprisonnement, ou l'année qui verra se continuer cet étrange voyage ?

— Ma foi, répondit Conseil, je ne sais trop que dire à monsieur. Il est certain que nous voyons de curieuses choses, et que, depuis deux mois, nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer. La dernière mer-

veille est toujours la plus étonnante, et si cette progression se maintient, je ne sais pas comment cela finira. M'est avis que nous ne retrouverons jamais une occasion semblable.

— Jamais, Conseil.

— En outre, monsieur Nemo, qui justifie bien son nom latin, n'est pas plus gênant que s'il n'existait pas.

— Comme tu le dis, Conseil.

— Je pense donc, n'en déplaise à monsieur, qu'une bonne année serait une année qui nous permettrait de tout voir. . . .

— De tout voir, Conseil ! Ce serait peut-être long. Mais qu'en pense Ned Land ?

— Ned Land pense exactement le contraire de moi, répondit Conseil. C'est un esprit positif et un estomac impérieux. Regarder les poissons et toujours en manger ne lui suffit pas. Le manque de vin, de pain, de viande, cela ne convient guère à un digne Saxon auquel les beefsteaks sont familiers, et que le brandy ou le gin, pris dans une proportion modérée, n'effrayent guère !

— Pour mon compte, Conseil, ce n'est point là ce qui me tourmente, et je m'accoutume très-bien du régime du bord.

— Moi de même, répondit Conseil. Aussi je pense autant à rester que maître Land à prendre la fuite. Donc, si l'année qui commence n'est pas bonne pour moi, elle le sera pour lui, et réciproquement. De cette façon, il y aura toujours quelqu'un de satisfait. Enfin, pour conclure, je souhaite à monsieur ce qui fera plaisir à monsieur.

— Merci, Conseil. Seulement je te demanderai de remettre à plus tard la question des étrennes, et de les remplacer provisoirement par une bonne poignée de main. Je n'ai que cela sur moi.

— Monsieur n'a jamais été si généreux," répondit Conseil.

Et là-dessus, le brave garçon s'en alla.

Le 2 janvier, nous avions fait onze mille trois cent quarante milles, soit cinq mille deux cent cinquante lieues, depuis notre point de départ dans les mers du Japon. Devant l'éperon du *Nautilus* s'étendaient les dangereux parages de la mer de corail, sur la côte nord-est de l'Australie. Notre bateau prolongeait à une distance de quelques milles ce redoutable banc sur lequel les navires de Cook faillirent se perdre, le 10 juin 1770. Le bâtiment que montait Cook donna sur un roc, et s'il ne coula pas, ce fut grâce à cette circonstance que le morceau de corail, détaché au choc, resta engagé dans la coque entr'ouverte.

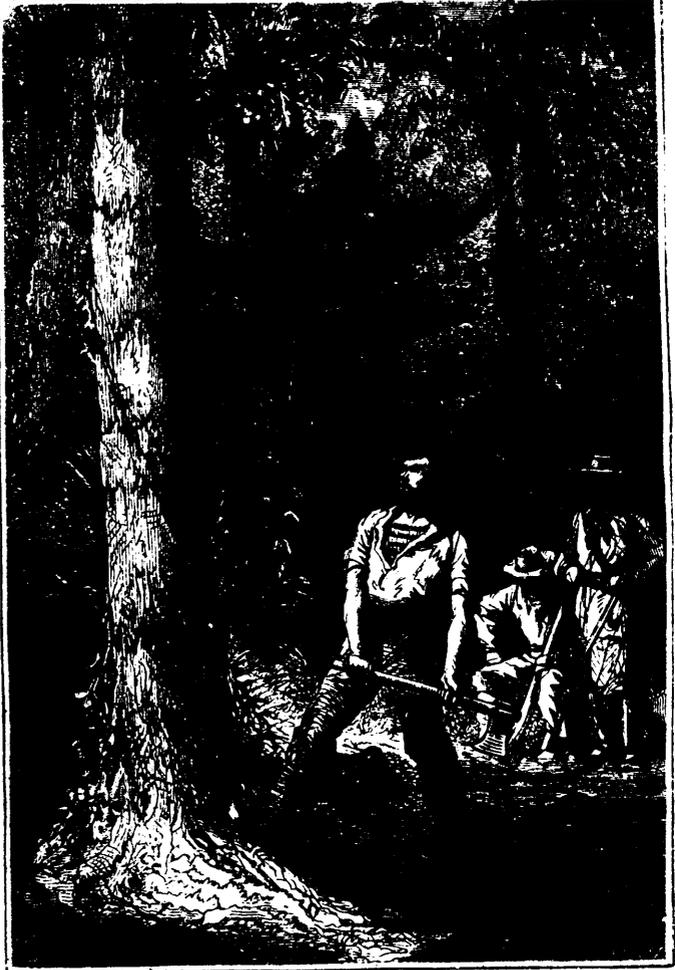
J'aurais vivement souhaité de visiter ce récif long de trois cent soixante lieues, contre lequel la mer, toujours houleuse, se brisait avec une intensité formidable et comparable aux roulements du tonnerre. Mais en ce moment, les plans inclinés du *Nautilus* nous entraînaient à une grande profondeur, et je ne pus rien voir de ces hautes murailles coralligènes. Je dus me contenter des divers échantillons de poissons rapportés par nos filets. Je remarquai, entre autres, des germons, espèces de scombres grands comme des thons, aux flancs bleuâtres, et rayés de bandes transversales qui disparaissent avec la vie de l'animal. Ces poissons nous accompagnaient par troupes et fournirent à notre table une chair excessivement délicate. On prit aussi un grand nombre de sbares vertes, longs d'un demi-décimètre, ayant le goût de la dorade, et des pyrapèdes volants, véritables hirondelles sous-marines, qui, par les nuits obscures, rayent alternativement les airs et les eaux de leurs lueurs phosphorescentes. Parmi les mollusques et les siphonophytes, je trouvai dans les mailles du chalut diverses espèces d'alcyonaires, des oursins, des marteaux, des éperons, des cadrans, des cécites, des hyalles. La flore était représentée par de belles algues flottantes, des laminaires et des marrocytes, imprégnées du mucilage qui transsudait à travers leurs pores, et parmi lesquelles je recueillis une admirable *Nemastoma Gelimarioide*, qui fut classée parmi les curiosités naturelles du musée.

Deux jours après avoir traversé la mer de Corail, le 4 janvier, nous eûmes connaissance des côtes de la Papouasie. A cette occasion, le capitaine Nemo m'apprit que son intention était de gagner l'Océan Indien par le détroit de Torrès. Sa communication se borna là. Ned vit avec plaisir que cette route le rapprochait des mers européennes.

Ce détroit de Torrès est regardé comme non moins dangereux par les écueils qui le hérissent que par les sauvages habitants qui fréquentent ses côtes. Il sépare de la Nouvelle-Hollande la grande île de la Papouasie, nommée aussi Nouvelle-Guinée.

La Papouasie a quatre cents lieues de long sur cent trente lieues de large, et une superficie de quarante mille lieues géographiques. Elle est située, en latitude, entre 0° 19' et 10° 2' sud, et en longitude, entre 128° 23' et 146° 15'. A midi, pendant que le second prenait la hauteur du soleil, j'aperçus les sommets des monts Arfalx, élevés par plans et terminés par des pitons aigus.

Cette terre, découverte, en 1511, par le Portugais Francisco Serrano, fut visitée successivement par don José de Meneses en 1526, par Grijalva en 1527, par le général espagnol Alvar de Saavedra en 1528, par Juigo Ortez en 1545, par le hollandais Shouten en 1616, par Nicolas Sruick en 1753, par Tasman, Dampier, Fumel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Forrest, MacCluer, par d'Entrecasteaux en 1792, par Duperrey en 1823, et par Dumont d'Urville en 1827. "C'est le foyer des noirs qui occupent toute la Malaisie," a dit M. de Rienzi, et je ne me doutais guère que les



Ned Land prit sa hache (p. 124, col. IV.)

hasards de cette navigation allaient me mettre en présence des redoutables Andramènes.

Le *Nautilus* se présenta donc à l'entrée du plus dangereux détroit du globe, de celui que les plus hardis navigateurs osent à peine franchir, détroit que Louis Paz de Torrès affronta en revenant des mers du Sud dans la Mélanésie, et dans lequel, en 1840, les corvettes échouées de Dumont d'Urville furent sur le point de se perdre corps et biens. Le *Nautilus* lui-même, supérieur à tous les dangers de la mer, allait, cependant, faire connaissance avec les récifs coralliens.

Le détroit de Torrès a environ trente-quatre lieues de large, mais il est obstrué par une innombrable quantité d'îles, d'îlots, de brisants, de rochers, qui rendent sa navigation presque impraticable. En conséquence, le capitaine Nemo prit toutes les précautions voulues pour le traverser. Le *Nautilus*, flottant à fleur d'eau, s'avançait sous une allure modérée. Son hélice, comme une queue de cétacé, battait les flots avec lenteur.

Profitant de cette situation, mes deux compagnons et moi, nous avions pris place sur la plate-forme toujours déserte. Devant nous s'élevait la cage du timonier, et je me trompe fort, ou le capitaine Nemo devait être là, dirigeant lui-même son *Nautilus*.

J'avais sous les yeux les excellentes cartes du détroit de Torrès levées et dressées par l'ingénieur hydrographe Vincendon Dumoulin et l'enseigne de vaisseau Couppent-Desbois—maintenant amiral—qui faisaient partie de l'état-major de Dumont-d'Urville pendant son dernier voyage de circumnavigation. Ce sont, avec celles du capitaine King, les meilleures cartes qui débrouillent l'imbroglie de cet étroit passage, et je les consultais avec une scrupuleuse attention.



C'était le paradisier grand émeraude (p. 125, col. II.)



Ned Land se contenta d'une douzaine de kangaroos (p. 125, col. II.)

Autour du *Nautilus* la mer bouillonnait avec furie. Le courant de flots, qui portait du sud-est au nord-ouest avec une vitesse de deux milles et demi, se brisait sur les coraux dont la tête émergeait çà et là.

—Voilà une mauvaise mer ! me dit Ned Land.

—Détestable, en effet, répondis-je, et qui ne convient guère à un bâtiment comme le *Nautilus*.

—Il faut, reprit le Canadien, que ce damné capitaine soit bien certain de sa route, car je vois là des pâtés de coraux qui mettraient sa coque en mille pièces, si elle les effleurait seulement !

En effet, la situation était périlleuse, mais le *Nautilus* semblait se glisser comme par enchantement au milieu de ces furieux écueils. Il ne suivait pas exactement la route de l'*Astrolabe* et de la *Zélé* qui fut fatale à Dumont d'Urville. Il prit plus au nord, rangea l'île Murray, et revint au sud-ouest, vers le passage de Cumberland. Je croyais qu'il allait y donner franchement, quand, remontant dans le nord-ouest, il se porta, à travers une grande quantité d'îles et d'îlots peu connus, vers l'île Tound et le canal Mauvais.

Je me demandais déjà si le capitaine Nemo, imprudent jusqu'à la folie, voulait engager son navire dans cette passe où touchèrent les deux corvettes de Dumont d'Urville, quand, modifiant une seconde fois sa direction et coupant droit à l'ouest, il se dirigea vers l'île Gueboroar.

Il était alors trois heures après-midi. Le flot se cassait, la marée étant presque pleine. Le *Nautilus* s'approcha de cette île que je vois encore avec sa remarquable lisière de pendans. Nous la rangions à moins de deux milles.

Soudain, un choc me renversa. Le *Nautilus* venait de toucher contre un écueil, et il demeura immobile, donnant une légère gîte sur babord.

Quand je me relevai, j'aperçus sur la plate-forme le capitaine Nemo et son second. Ils examinaient la situation du navire, échangeant quelques mots dans leur incompréhensible idiome.

Voici quelle était cette situation. A deux milles, par tribord, apparaissait l'île Gueboroar dont la côte s'arrondissait du nord à l'ouest, comme un immense bras. Vers le sud et l'est se montraient déjà quelques têtes de coraux que le jusant laissait à découvert. Nous nous étions échoués au plein, et dans une de ces mers où les marées sont médiocres, circonstance fâcheuse pour le renflouage du *Nautilus*.

Cependant, le navire n'avait aucunement souffert, tant sa coque était solidement liée. Mais s'il ne pouvait ni couler, ni s'ouvrir, il risquait fort d'être à jamais attaché sur ces écueils, et alors c'en était fait de l'appareil sous-marin du capitaine Nemo.

Je réfléchissais ainsi, quand le capitaine, froid et calme, toujours maître de lui, ne paraissant ni ému ni contrarié, s'approcha :

—Un accident ? lui dis-je.

—Non, un incident, me répondit-il.

—Mais un incident, répliquai-je, qui vous obligera peut-être à redevenir un habitant de ces terres que vous fuyez !

Le capitaine Nemo me regarda d'un air singulier, et fit un geste négatif. C'était me dire assez clairement que rien ne le forcerait jamais à remettre les pieds sur un continent. Puis il dit :

—D'ailleurs, monsieur Aronnax, le *Nautilus* n'est pas en perdition. Il vous transportera encore au milieu des merveilles de l'Océan. Notre voyage ne fait que commencer, et je ne désire pas me priver si vite de l'honneur de votre compagnie.

Cependant, capitaine Nemo, repris-je sans relever la tournure ironique de cette phrase, le *Nautilus* s'est échoué au moment de la pleine mer. Or, les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, et, si vous ne pouvez déléster le *Nautilus*—ce qui me paraît impossible—je ne vois pas comment il sera renfloué.

—Les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, vous avez raison, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mais, au détroit de Torrès, on trouve encore une différence d'un mètre et demi entre le niveau des hautes et basses mers. C'est aujourd'hui le 4 janvier, et dans cinq jours la pleine lune. Or, je serai bien étonné si ce complaisant satellite ne soulève pas suffisamment ces masses d'eau, et ne me rend pas un service que je ne veux devoir qu'à lui seul.

Ceci dit, le capitaine Nemo, suivi de son second, redescendit à l'intérieur du *Nautilus*. Quant au bâtiment, il ne bougeait plus et demeurait immobile, comme si les polyèdres coralliens l'eussent déjà maçoné dans leur indestructible ciment.

—Eh bien, monsieur ? me dit Ned Land, qui vint à moi après le départ du capitaine.

—Eh bien, ami Ned, nous attendrons tranquillement la marée du 9, car il paraît que la lune aura la complaisance de nous remettre à flot.

—Tout simplement ?

—Tout simplement.

—Et ce capitaine ne va pas mouiller ses ancres au large, mettre sa machine sur ses chaînes, et tout faire pour se déhaler ?

—Puisque la marée suffira ! répondit simplement Conseil.

Le Canadien regarda Conseil, puis il haussa les épaules. C'était le marin qui parlait en lui.

—Monsieur, répliquai-t-il, vous pouvez me croire quand je vous dis que ce morceau de fer ne naviguera plus jamais ni sur ni sous les mers. Il n'est bon qu'à vendre au poids. Je pense

donc que le moment est venu de fausser compagnie au capitaine Nemo.

—Ami Ned, répondis-je, je ne désespère pas comme vous de ce vaillant *Nautilus*, et dans quatre jours nous saurons à quoi nous en tenir sur les marées du Pacifique. D'ailleurs, le conseil de fuir pourrait être opportun si nous étions en vue des côtes de l'Angleterre ou de la Provence, mais dans les parages de la Papouasie, c'est autre chose, et il sera toujours temps d'en venir à cette extrémité, si le *Nautilus* ne parvient pas à se relever, ce que je regarderais comme un événement grave.

—Mais ne saurait-on tâter, au moins, de ce terrain ? reprit Ned Land. Voilà une île. Sur cette île, il y a des arbres. Sous ces arbres, des animaux terrestres, des porteurs de côtelettes et de roastbeefs, auxquels je donnerais volontiers quelques coups de dents.

—Ici, l'ami Ned a raison, dit Conseil, et je me range à son avis. Monsieur ne pourrait-il obtenir de son ami le capitaine Nemo de nous transporter à terre, ne fut-ce que pour ne pas perdre l'habitude de fouler du pied les parties solides de notre planète ?

—Je peux le lui demander, répondis-je, mais il refusera.

—Que monsieur se risque, dit Conseil, et nous saurons à quoi nous en tenir sur l'amabilité du capitaine.

A ma grande surprise, le capitaine Nemo m'accorda la permission que je lui demandais, et il le fit avec beaucoup de grâce et d'empressement, sans même avoir exigé de moi la promesse de revenir à bord. Mais une fuite à travers les terres de la Nouvelle-Guinée eût été très-périlleuse, et je n'aurais pas conseillé à Ned Land de la tenter. Mieux valait être prisonnier à bord du *Nautilus*, que de tomber entre les mains des naturels de la Papouasie.

Le canot fut mis à notre disposition pour le lendemain matin. Je ne cherchai pas à savoir si le capitaine Nemo nous accompagnerait. Je pensai même qu'aucun homme de l'équipage ne nous serait donné, et que Ned Land serait seul chargé de diriger l'embarcation. D'ailleurs, la terre se trouvait à deux milles au plus, et ce n'était qu'un jeu pour le Canadien de conduire ce léger canot entre les lignes de récifs si fatales aux grands navires.

Le lendemain, 5 janvier, le canot, déponté, fut arraché de son alvéole et lancé à la mer du haut de la plate-forme. Deux hommes suffirent à cette opération. Les avirons étaient dans l'embarcation, et nous n'avions plus qu'à y prendre place.

A huit heures, armés de fusils et de haches, nous débordions du *Nautilus*. La mer était assez calme. Une petite brise soufflait de terre. Conseil et moi, placés aux avirons, nous nagions vigoureusement, et Ned gouvernait dans les étroites passes que les brisants laissaient entre eux. Le canot se maniait bien et filait rapidement.

Ned Land ne pouvait contenir sa joie. C'était un prisonnier échappé de sa prison, et il ne songeait guère qu'il lui faudrait y rentrer.

—De la viande ! répétait-il, nous allons donc manger de la viande, et quelle viande ! Du véritable gibier ! Pas de pain, par exemple ! Je ne dis pas que le poisson ne soit une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser, et un morceau de fraîche venaison, grillée sur des charbons ardents, variera agréablement notre ordinaire.

—Gourmand ! répondait Conseil, il m'en fait venir l'eau à la bouche.

—Il reste à savoir, dis-je, si ces forêts sont giboyeuses, et si le gibier n'y est pas de telle taille qu'il puisse lui-même chasser le chasseur.

—Bon ! monsieur Aronnax, répondit le Canadien, dont les dents semblaient être affûtées comme un tranchant de hache, mais je mangerai du tigre, de l'alouay de tigre, s'il n'y a pas d'autre quadrupède dans cette île.

—L'ami Ned est inquiet, répondit Conseil.

—Quel qu'il soit, reprit Ned Land, tout animal à quatre pattes sans plumes, ou à deux pattes avec plumes, sera salué de mon premier coup de fusil.

—Bon ! répondis-je, voilà les imprudences de maître Land qui vont recommencer !

—N'ayez pas peur, monsieur Aronnax, répondit le Canadien, et nagez ferme ! Je ne demande pas vingt-cinq minutes pour vous offrir un mets de ma façon.

A huit heures et demie, le canot du *Nautilus* venait s'échouer doucement sur une grève de sable, après avoir heureusement franchi l'anneau coralligène qui entourait l'île de Gueboroar.

CHAPITRE XXI

QUELQUES JOURS À TERRE

Je fus assez vivement impressionné en touchant terre. Ned Land essayait le sol du pied, comme pour en prendre possession. Il n'y avait pourtant que deux mois que nous étions, suivant l'expression du capitaine Nemo, les "passagers du *Nautilus*," c'est-à-dire, en réalité, les prisonniers de son commandant.

En quelques minutes, nous fîmes à une portée de fusil de la côte. Le sol était presque entièrement madréporique, mais certains lits de torrents desséchés, semés de débris granitiques, démontraient que cette île était due à une formation primordiale. Tout l'horizon se cachait derrière un rideau de forêts admirables. Des arbres énormes, dont la taille atteignait parfois deux cents pieds, se reliaient l'un à l'autre par des guirlandes de lianes, vrais hamacs naturels que berçait une brise légère. C'étaient des mimosas, des ficus, des casuarinas, des teks, des

hibiscus, des pendanus, des palmiers, mêlés à profusion, et sous l'abri de leur voûte verdoyante, au pied de leur stype gigantesque, croissaient des orchidées, des légumineuses et des fougères.

Mais, sans remarquer tous ces beaux échantillons de la flore papouasienne, le Canadien abandonna l'agréable pour l'utile. Il aperçut un cocotier, abattit quelques-uns de ses fruits, les brisa, et nous bûmes leur lait, nous mangeâmes leur amande, avec une satisfaction qui protestait contre l'ordinaire du *Nautilus*.

—Excellent ! disait Ned Land.

—Exquis ! répondait Conseil.

—Et je ne pense pas, dit le Canadien, que votre Nemo s'oppose à ce que nous introduisions un cargaison de cocos à son bord ?

—Je ne le crois pas, répondis-je, mais il n'y vaudra pas goûter !

—Tant pis pour lui ! dit Conseil.

—Et tant mieux pour nous ! riposta Ned Land. Il en restera davantage.

—Un mot seulement, maître Land, dis-je au harponneur qui se disposait à ravager un autre cocotier, le coco est une bonne chose, mais avant d'en remplir le canot, il me paraît sage de reconnaître si l'île ne produit pas quelque substance non moins utile. Des légumes frais seraient bien reçus à l'office du *Nautilus*.

—Monsieur a raison, répondit Conseil, et je propose de réserver trois places dans notre embarcation, l'une pour les fruits, l'autre pour les légumes, et la troisième pour la venaison, dont je n'ai pas encore entrevu le plus mince échantillon.

—Conseil, il ne faut désespérer de rien, répondit le Canadien.

—Continuons donc notre excursion, repris-je, mais ayons l'œil aux aguets. Quoique l'île paraisse inhabitée, elle pourrait renfermer, cependant, quelques individus qui seraient moins difficiles que nous sur la nature du gibier !

—Hé ! hé ! fit Ned Land, avec un mouvement de mâchoire très-significatif.

—Eh bien ! Ned ! s'écria Conseil.

—Ma foi, riposta le Canadien, je commence à comprendre les charmes de l'anthropophagie !

—Ned ! Ned ! que dites-vous là ! répliqua Conseil. Vous, anthropophage ! Mais je ne serai plus en sûreté près de vous, moi qui partage votre cabine ! Devrai-je donc me réveiller un jour à demi dévoré ?

—Ami Conseil, je vous aime beaucoup, mais pas assez pour vous manger sans nécessité.

—Je ne m'y fie pas, répondit Conseil. En chasse ! Il faut absolument abattre quelque gibier pour satisfaire ce cannibale, ou bien, l'un de ces matins, monsieur ne trouvera plus que des morceaux de domestique pour le servir.

Tandis que s'échangeaient ces divers propos, nous pénétrions sous les sombres voûtes de la forêt, et pendant deux heures, nous la parcourîmes en tous sens.

Le hasard servit à souhait cette recherche de végétaux comestibles, et l'un des plus utiles produits des zones tropicales nous fournit un aliment précieux qui manquait à bord.

Je veux parler de l'arbre à pain, très-abondant dans l'île Gueboroar, et j'y remarquai principalement cette variété dépourvue de graines, qui porte en malais le nom de "Rima."

Cet arbre se distinguait des autres arbres par un tronc droit et haut de quarante pieds. Sa cime, gracieusement arrondie et formée de grandes feuilles multilobées, désignait suffisamment aux yeux d'un naturaliste cet "artocarpus" qui a été très-heureusement naturalisé aux îles Mascareignes. De sa masse de verdure se détachait de gros fruits globuleux, larges d'un décimètre, et pourvus extérieurement de rugosités qui prenaient une disposition hexagonale. Utile végétal dont la nature a gratifié les régions auxquelles le blé manque, et qui, sans exiger aucune culture, donne des fruits pendant huit mois de l'année.

Ned Land les connaissait bien ces fruits. Il en avait déjà mangé pendant ses nombreux voyages, et il savait préparer leur substance comestible. Aussi leur vue excita-t-elle ses desirs, et il n'y put tenir plus longtemps.

—Monsieur, me dit-il, que je meure si je ne goûte pas un peu de cette pâte de l'arbre à pain !

—Goûtez, ami Ned, goûtez à votre aise. Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les.

—Ce ne sera pas long," répondit le Canadien.

Et, armé d'une lentille, il alluma un feu de bois mort qui pétilla joyeusement. Pendant ce temps, Conseil et moi, nous choisissons les meilleurs fruits de l'artocarpus. Quelques-uns n'avaient pas encore atteint un degré suffisant de maturité, et leur peau épaisse recouvrait une pulpe blanche, mais peu fibreuse. D'autres, en très-grand nombre, jaunâtres et gélatineux, n'attendaient que le moment d'être cueillis.

Ces fruits ne renfermaient aucun noyau. Conseil en apporta une douzaine à Ned Land, qui les plaça sur un feu de charbons, après les avoir coupés en tranches épaisses, et ce faisant, il répétait toujours :

—Vous verrez, monsieur, comme ce pain est bon !

—Surtout quand on en est privé depuis longtemps, dit Conseil.

—Ce n'est même plus du pain, ajouta le Canadien. C'est une pâtisserie délicate. Vous n'en avez jamais mangé, monsieur ?

—Non, Ned.

—Eh bien, préparez-vous à absorber une chose succulente. Si vous n'y revenez pas, je ne suis plus le roi des harponneurs !

Au bout de quelques minutes, la partie des fruits exposée au feu fut complètement carbonisée. A l'intérieur apparaissait une pâte

blanche, sorte de mie tendre, dont la saveur rappelait celle de l'artichaut.

Il faut l'avouer, ce pain était excellent, et j'en mangeai avec grand plaisir.

—Malheureusement, dis-je, une telle pâte ne peut se garder fraîche, et il me paraît inutile d'en faire une provision pour le bord.

—Par exemple, monsieur ! s'écria Ned Land. Vous parlez là comme un naturaliste, mais moi, je vais agir comme un boulanger. Conseil, faites une récolte de ces fruits que nous reprendrons à notre retour.

—Et comment les préparerez-vous ? demandai-je au Canadien.

—En fabriquant avec leur pulpe une pâte fermentée qui se gardera indéfiniment et sans se corrompre. Lorsque je voudrai l'employer, je la ferai cuire à la cuisine du bord, et malgré sa saveur un peu acide, vous la trouverez excellente.

—Alors, maître Ned, je vois qu'il ne manque rien à ce pain...

—Si, monsieur le professeur, répondit le Canadien, il y manque quelques fruits ou tout ou moins quelques légumes !

—Cherchons les fruits et les légumes."

Lorsque notre récolte fut terminée, nous nous mîmes en route pour compléter ce dîner "terrestre."

Nos recherches ne furent pas vaines, et, vers midi, nous avions fait une ample provision de bananes. Ces produits délicieux de la zone torride mûrissent pendant toute l'année, et les Malais, qui leur ont donné le nom de "pisang," les mangent sans les faire cuire. Avec ces bananes, nous recueillîmes des jaks énormes dont le goût est très-acquis, des mangues savoureuses, et des ananas d'une grosseur invraisemblable.

Mais cette récolte prit une grande partie de notre temps, que, d'ailleurs, il n'y avait pas lieu de regretter.

Conseil observait toujours Ned. Le harponneur marchait en avant, et, pendant sa promenade à travers la forêt, il glanait d'une main sûre d'excellents fruits qui devaient compléter sa provision.

—Enfin, demanda Conseil, il ne vous manque plus rien, ami Ned ?

—Hum ! fit le Canadien.

—Quoi ! vous vous plaignez ?

—Tous ces végétaux ne peuvent constituer un repas, répondit Ned. C'est la fin d'un repas, c'est un dessert. Mais le potage ? mais le rôti ?

—En effet, dis-je, Ned nous avait promis des côtelettes qui me semblent fort problématiques.

—Monsieur, répondit le Canadien, non-seulement la chasse n'est pas finie, mais elle n'est même pas commencée. Patience ! Nous finirons bien par rencontrer quelque animal de plume ou de poil, et, si ce n'est pas en cet endroit, ce sera dans un autre...

—Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ajouta Conseil, car il ne faut pas trop s'éloigner. Je propose même de revenir au canot.

—Quoi ! déjà ! s'écria Ned.

—Nous devons être de retour avant la nuit, dis-je.

—Mais quelle heure est-il donc ? demanda le Canadien.

—Deux heures, au moins, répondit Conseil.

—Comme le temps passe sur ce sol ferme ! s'écria maître Ned Land avec un soupir de regret.

—En route," répondit Conseil.

Nous revînmes donc à travers la forêt, et nous complétâmes notre récolte en faisant une razzia de choux-palmistes qu'il fallut cueillir à la cime des arbres, de petits haricots que je reconnus pour être les "abrou" des Malais, et d'ignames d'une qualité supérieure.

Nous étions surchargés quand nous arrivâmes au canot. Cependant, Ned Land ne trouvait pas encore sa provision suffisante. Mais le sort le favorisa. Au moment de s'embarquer, il aperçut plusieurs arbres, hauts de vingt-cinq à trente pieds, qui appartenaient à l'espèce des palmiers. Ces arbres, aussi précieux que l'artocarpus, sont justement comptés parmi les plus utiles produits de la Malaisie.

C'étaient des sagoutiers, végétaux qui croissent sans culture, se reproduisant, comme les muriers, par leurs rejetons et leurs graines.

Ned Land connaissait la manière de traiter ces arbres. Il prit sa hache, et la maniant avec une grande vigueur, il eut bientôt couché sur le sol deux ou trois sagoutiers dont la maturité se reconnaissait à la poussière blanche qui saupoudrait leurs palmes.

Je le regardai faire plutôt avec les yeux d'un naturaliste qu'avec les yeux d'un homme affamé. Il commença par enlever à chaque tronc une bande d'écorce, épaisse d'un pouce, qui recouvrait un réseau de fibres allongées formant d'inextricables nœuds, que mastiquait une sorte de farine gommeuse. Cette farine, c'était le sagou, substance comestible qui sert principalement à l'alimentation des populations mélanésiennes.

Ned Land se contenta, pour le moment, de couper ces troncs par morceaux, comme il eût fait de bois à brûler, se réservant d'en extraire plus tard la farine, de la passer dans une étoffe afin de la séparer de ses ligaments fibreux, d'en faire évaporer l'humidité au soleil, et de la laisser durcir dans des moules.

Enfin, à cinq heures du soir, chargés de toutes nos richesses, nous quittions le rivage de l'île, et, une demi-heure après, nous accostions le *Nautilus*. Personne ne parut à notre arrivée. L'énorme cylindre de tôle semblait désert. Les provisions embarquées, je descendis à ma chambre. J'y trouvai mon souper prêt. Je mangeai, puis je m'endormis.

Le lendemain, 6 janvier, rien de nouveau à bord. Pas un bruit à l'intérieur, pas un signe

de vie. Le canot était resté le long du bord, à la place même où nous l'avions laissé. Nous résolûmes de retourner à l'île Gueboror. Ned Land espérait être plus heureux que la veille au point de vue du chasseur, et désirait visiter une autre partie de la forêt.

Au lever du soleil, nous étions en route. L'embarcation, enlevée par le flot qui portait à terre, atteignit l'île en peu d'instants.

Nous débarquâmes, et, pensant qu'il valait mieux s'en rapporter à l'instinct du Canadien, nous suivîmes Ned Land dont les longues jambes menaçaient de nous distancer.

Ned Land remonta la côte vers l'ouest, puis, passant à gué quelques lits de torrents, il gagna la haute plaine que bordaient d'admirables forêts. Quelques martins-pêcheurs rôdaient le long des cours d'eau, mais ils ne se laissaient pas approcher. Leur circonspection me prouva que ces volatiles savaient à quoi s'en tenir sur des bipèdes de notre espèce, et j'en conclus que, si l'île n'était pas habitée, du moins, des êtres humains la fréquentaient.

Après avoir traversé une assez grasse prairie, nous arrivâmes à la lisière d'un petit bois qu'annonçait le chant et le vol d'un grand nombre d'oiseaux.

"Ce ne sont encore que des oiseaux, dit Conseil.

"Mais il y en a qui se mangent ! répondit le harponneur.

"Point, ami Ned, répliqua Conseil, car je ne vois là que de simples perroquets.

"Ami Conseil, répondit gravement Ned, le perroquet est le faisan de ceux qui n'ont pas autre chose à manger.

"Et j'ajouterai, dis-je, que cet oiseau, convenablement préparé, vaut son coup de fourchette."

En effet, sous l'épais feuillage de ce bois, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une éducation plus soignée pour parler la langue humaine. Pour le moment, ils caquetaient en compagnie de perches de toutes couleurs, de grèves kakatouas, qui semblaient méditer quelque problème philosophique, tandis que des loris d'un rouge éclatant passaient comme un morceau d'étamine emporté par la brise, au milieu de kakaos au vol bruyant, de papous peints des plus fines nuances de l'azur, et de toute une variété de volatiles charmants, mais généralement peu comestibles.

Cependant, un oiseau particulier à ces terres, et qui n'a jamais dépassé la limite des îles d'Arrou et des îles des Papous, manquait à cette collection. Mais le sort me réservait de l'admirer avant peu.

Après avoir traversé un taillis de médiocre épaisseur, nous avions retrouvé une plaine obstruée de buissons. Je vis alors s'enlever de magnifiques oiseaux que la disposition de leurs longues plumes obligeait à se diriger contre le vent. Leur vol ondulé, la grâce de leurs courbes aériennes, le chatouillement de leurs couleurs, attirèrent et charmèrent le regard. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

"Des oiseaux de paradis ! m'écriai-je.

"Ordre des passereaux, section des clystomores, répondit Conseil.

"Famille des perdreaux ? demanda Ned Land.

"Je ne crois pas, maître Land. Néanmoins, je compte sur votre adresse pour attraper un de ces charmants produits de la nature tropicale !

"On essaiera, monsieur le professeur, quoique je sois plus habitué à manier le harpon que le fusil."

Les Malais, qui font un grand commerce de ces oiseaux avec les Chinois, ont, pour les prendre, divers moyens que nous ne pouvions employer. Tantôt ils disposent des lacets au sommet des arbres élevés que les paradisiers habitent de préférence. Tantôt ils s'en emparent avec une gluteux qui paralyse leurs mouvements. Ils vont même jusqu'à empoisonner les fontaines où ces oiseaux ont l'habitude de boire. Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui nous laissait peu de chances de les atteindre. Et, en effet, nous épuîsâmes vainement une partie de nos munitions.

Vers onze heures du matin, le premier plan des montagnes qui forment le centre de l'île était franchi, et nous n'avions encore rien tué. La faim nous aiguillonnait. Les chasseurs s'étaient fiés au produit de leur chasse, et ils avaient en tort. Très-heureusement, Conseil, à sa grande surprise, fit un coup double et assura le déjeuner. Il abattit un pigeon blanc et un ramier, qui, lestement plumés et suspendus à une brochette, rôtièrent devant un feu ardent de bois mort. Pendant que ces intéressants animaux cuisaient, Ned prépara des fruits de l'artocarpus. Puis, le pigeon et le ramier furent dévorés jusqu'aux os et déclarés excellents. La muscade, dont ils ont l'habitude de se gaver, parfume leur chair et en fait un manger délicieux.

"C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil.

"Et maintenant, Ned, que vous manque-t-il ? demandai-je au Canadien.

"Un gibier à quatre pattes, monsieur Aronax, répondit Ned Land. Tous ces pigeons ne sont que hors-d'œuvre et amusettes de la bouche ! Aussi, tant que je n'aurai pas tué un animal à côtelettes, je ne serai pas content !

"Ni moi, Ned, si je n'attrappe pas un paradisier.

"Continuons donc la chasse, répondit Conseil, mais en revenant vers la mer. Nous sommes arrivés aux premières pentes des montagnes, et je pense qu'il vaut mieux regagner la région des forêts."

C'était un avis sensé, et il fut suivi. Après

une heure de marche, nous avions atteint une véritable forêt de sagoutiers. Quelques serpents inoffensifs fuyaient sous nos pas. Les oiseaux de paradis se dérobaient à notre approche, et véritablement, je désespérais de les atteindre, lorsque Conseil, qui marchait en avant, se baissa soudain, poussa un cri de triomphe, et revint à moi, rapportant un magnifique paradisier.

"Ah ! bravo ! Conseil, m'écriai-je.

"Monsieur est bien bon, répondit Conseil.

"Mais non, mon garçon. Tu as fait là un coup de maître. Prendre un de ces oiseaux vivants, et le prendre à la main !

"Si monsieur veut l'examiner de près, il verra que je n'ai pas eu grand mérite.

"Et pourquoi, Conseil ?

"Parce que cet oiseau est ivre comme une caille.

"Ivre ?

"Oui, monsieur, ivre des muscades qu'il dévorait sous le muscadier où je l'ai pris. Voyez, ami Ned, voyez les monstrueux effets de l'intempérance !

"Mille diables ! riposta le Canadien, pour ce que j'ai bu de gin depuis deux mois, ce n'est pas la peine de me le reprocher !"

Cependant, j'examinai le curieux oiseau. Conseil ne se trompait pas. Le paradisier, enivré par le suc capiteux, était réduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler. Il marchait à peine. Mais cela m'inquiéta peu, et je le laissai couver ses muscades.

Cet oiseau appartenait à la plus belle des huit espèces que l'on compte en Papouasie et dans les îles voisines. C'était le paradisier "grand-émeraude," l'un des plus rares. Il mesurait trois décimètres de longueur. Sa tête était relativement petite, ses yeux placés près de l'ouverture du bec, et petits aussi. Mais il offrait une admirable réunion de nuances, étant jaune de bec, brun de pieds et d'ongles, noisette aux ailes empourprées à leurs extrémités, jaune pâle à la tête et sur le derrière du cou, couleur d'émeraude à la gorge, brun marron au ventre et à la poitrine. Deux filets cornés et duveteux s'élevaient au-dessus de sa queue, que prolongeaient de longues plumes très-légères, d'une finesse admirable, et ils complétaient l'ensemble de ce merveilleux oiseau que les indigènes ont poétiquement appelé "l'oiseau du soleil."

Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen des paradisiers, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possède pas un seul vivant.

"C'est donc bien rare ? demanda le Canadien, du ton d'un chasseur qui estime fort peu le gibier au point de vue de l'art.

"Très-rare, mon brave compagnon, et surtout très-difficile à prendre vivant. Et même morts, ces oiseaux sont encore l'objet d'un important trafic. Aussi, les naturels ont-ils imaginé d'en fabriquer comme on fabrique des perles ou des diamants.

"Quoi ! s'écria Conseil, on fait de faux oiseaux de paradis ?

"—Oui, Conseil.

"Et monsieur connaît-il le procédé des indigènes ?

"Parfaitement. Les paradisiers, pendant la mousson d'est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelées plumes subalaires. Ce sont ces plumes que recueillent les faux-monnayeurs en volatiles, et qu'ils adaptent adroitement à quelque pauvre perruche préalablement mutilée. Puis ils teignent la suture, ils vernissent l'oiseau, et ils expédient aux muséums et aux amateurs d'Europe ces produits de leur singulière industrie.

"Bon ! fit Ned Land, si ce n'est pas l'oiseau, ce sont toujours ses plumes, et tant que l'objet n'est pas destiné à être mangé, je n'y vois pas grand mal !"

Mais si mes désirs étaient satisfaits par la possession de ce paradisier, ceux du chasseur canadien ne l'étaient pas encore. Heureusement, vers deux heures, Ned Land abattit un magnifique cochon des bois, de ceux que les naturels appellent "bari-outang." L'animal venait à propos pour nous procurer de la vraie viande de quadrupède, et il fut bien reçu. Ned Land se montra très-glorieux de son coup de fusil. Le cochon, touché par la balle électrique, était tombé raide mort.

Le Canadien le dépouilla et le vida proprement, après en avoir retiré une demi-douzaine de côtelettes destinées à fournir une grillade pour le repas du soir. Puis, cette chasse fut reprise, qui devait encore être marquée par les exploits de Ned et de Conseil.

En effet, les deux amis, battant les buissons, firent lever une troupe de kangarous, qui s'enfuirent en bondissant sur leur pattes élastiques. Mais ces animaux ne s'enfuirent pas si rapidement que la capsule électrique ne put les arrêter dans leur course.

"Ah ! monsieur le professeur, s'écria Ned Land que la rage du chasseur prenait à la tête, quel gibier excellent, cuit à l'étuvé surtout ! Quel approvisionnement pour le *Nautilus* ! Deux ! trois ! cinq à terre ! Et quand je pense que nous dévorerons toute cette chair, et que ces imbéciles du bord n'en auront pas miette !"

Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien, s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se contenta d'une douzaine de ces intéressants marsupiaux, qui forment le premier ordre des mammifères aplacentaires, nous dit Conseil.

Ces animaux étaient de petite taille. C'était une espèce de ces "kangarous-lapins," qui gisent habituellement dans le creux des arbres, et dont la vélocité est extrême ; mais s'ils sont de médiocre grosseur, ils fournissent, du moins, la chair la plus estimée.

Nous étions très-satisfaits des résultats de notre chasse. Le joyeux Ned se proposait de revenir le lendemain à cette île enchantée, qu'il voulait dépeupler de tous ses quadrupèdes comestibles. Mais il comptait sans les événements.

A six heures du soir, nous avions regagné la plage. Notre canot était échoué à sa place habituelle. Le *Nautilus*, semblable à un long écuëil, émergeait des flots à deux milles du rivage.

Ned Land, sans plus tarder, s'occupa de la grande affaire du dîner. Il s'entendait admirablement à toute cette cuisine. Les côtelettes de "bari-outang," grillées sur des charbons, répandirent bientôt une délicieuse odeur qui parfuma l'atmosphère !...

Mais je m'aperçois que je marche sur les traces du Canadien. Me voici en extase devant une grillade de porc frais ! Que l'on me pardonne, comme j'ai pardonné à maître Land, et pour les mêmes motifs !

Enfin, le dîner fut excellent. Deux ramiers complétèrent ce menu extraordinaire. La pâte de sagou, le pain de l'artocarpus, quelques mangues, une demi-douzaine d'ananas, et la liqueur fermentée de certaines noix de cocos, nous mirent en joie. Je crois même que les idées de mes dignes compagnons n'avaient pas toute la netteté désirable.

"Si nous ne retournions pas ce soir au *Nautilus* ? dit Conseil.

"Si nous n'y retournions jamais ?" ajouta Ned Land.

En ce moment, une pierre vint tomber à nos pieds, et coupa court à la proposition du harponneur.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 5 mars.—Le gouvernement de la puissance, par l'entremise du professeur Kingston, de l'observatoire de Toronto, a envoyé à la compagnie du chemin de fer de Québec et du lac St. Jean six caisses d'instruments pour faire des opérations météorologiques dans le district qu'il traverse.

Il paraît que le climat du lac St. Jean est à peu près le même que celui de Montréal et qu'il y tombe beaucoup moins de neige que dans cette dernière ville.

Toronto, 8.—On s'attend à ce que l'hon. George Brown reviendra d'Angleterre au milieu d'avril.

Plusieurs rivières dans la province ont débordé en conséquence du dégel et des pluies récentes, et il en résulte des dommages considérables surtout aux ponts.

Albany, 8.—Il y a eu une terrible inondation causée par la rivière Mohawk ici ; la ligne du chemin de fer Central est submergée en différents endroits entre Fonda et Amsterdam.

Milwaukee, 8.—Une dépêche de Lacrosse annonce qu'une grande inondation s'opère dans le voisinage de cette localité, causant de graves dommages aux voies ferrées, aux ponts, aux écluses et autres propriétés.

San Francisco, 10.—Le vapeur *City of San Francisco*, venant de Sydney par voie d'Auckland et Honolulu, est arrivé hier, apportant trois cents colis pour l'exposition du centenaire américain.

Chicago, 10.—Des rapports spéciaux annoncent qu'une tempête, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, a visité le Nord-Ouest cette après-midi et ce soir. Elle paraît s'être étendue de Quincy, Ill., jusqu'à la partie septentrionale de l'Iowa. La ville d'Huzelgreen, Wisconsin, a été cruellement éprouvée par une trombe qui a causé beaucoup de pertes de vies et de propriétés. On parle de 40 personnes qui y ont péri ou ont été grièvement blessées. Le tourbillon a détruit 26 bâtisses, et a tout abattu sur un certain espace de terrain.

Londres, 5.—Don Carlos est arrivé à Folkestone, après deux heures d'une très-mauvaise traversée, dans laquelle il a souffert beaucoup du mal de mer.

Londres, 6.—Une dépêche de Pesth dit que le Danube déborde à nouveau, et les maisons sont submergées. La durée de l'inondation est sans précédent. Quelques-uns des faubourgs ont été envahis par les eaux durant douze jours. Plusieurs rivières ont également inondé les campagnes.

Paris, 7.—Le niveau de la Seine s'élève toujours ; on craint que l'inondation ait des résultats terribles.

Paris, 9.—Le ministère français a été définitivement constitué comme suit :

M. Dufaure, vice-président du conseil et ministre de la justice.

M. Ricard, ministre de l'Intérieur.

M. Waddington, ministre de l'Instruction publique et des cultes.

M. Christophe, ministre des Travaux-Publics.

Jeisserenc de Bort, ministre de l'Agriculture et du Commerce.

L'amiral Fourichon, ministre de la Marine.

Léon Say, ministre des finances.

Le général de Cissey, ministre de la guerre.

Le duc de Cazes, ministre des affaires étrangères.

Tous les membres du nouveau Cabinet appartiennent au centre-gauche. Demain, M. Dufaure fera connaître à la Chambre, par écrit ou verbalement, le programme du Cabinet.

Le tunnel sous la Manche.—La commission internationale chargée d'examiner les projets préparatoires relatifs au tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre s'est réunie ces jours derniers à Paris. Elle a terminé ses travaux. Elle est tombée entièrement d'accord sur les points qu'elle a eus à examiner et sur la possibilité de l'entreprise.

Les membres qui la composent ont signé le protocole attestant cet accord et donnant le résumé des travaux de la commission.

M. Gavard, ministre plénipotentiaire remplissant les fonctions de premier secrétaire à l'ambassade de Londres, appelé à Paris pour prendre part aux travaux de la commission, va incessamment regagner son poste.

Cette grande entreprise qui passait, il n'y a que quelques années encore, pour une chimère, est donc réalisable et pratique.

Or, au moment où la commission rendait cette décision, le plus infatigable promoteur du projet qui doit relier la France à l'Angleterre, l'ingénieur Thomé de Gamond, mourait.

On annonce que ses funérailles ont eu lieu au moment précis où les membres de la commission déclaraient exécutable le rêve de sa vie entière.

Terrible feu de prairie dans le Kansas.

—Dans la nuit de vendredi dernier, un feu de prairie s'est déclaré dans le "Smoky," à 25 milles de Brookville, et de là s'est rapidement répandu sur tous les environs ; poussé par un vent furieux qui soufflait avec une vitesse de 58 milles à l'heure, il eut bientôt détruit plus de cent fermes. Les maisons, les écuries, les meubles, et les clôtures étaient consumés par les flammes dévorantes qui couraient plus vite qu'un cheval n'aurait pu le faire. Une pauvre femme et son enfant ont été brûlés en un instant ; un fermier près de Brookville a été tellement brûlé qu'il s'est suicidé pour mettre fin à ses souffrances. On estime que plus de 100 familles sont aujourd'hui sans asile. Une grande quantité de bestiaux et de chevaux, qui n'ont pu fuir assez vite, ont péri dans les flammes, et c'est seulement par les efforts les plus énergiques que la petite ville de Brookville a pu être sauvée. 25 cars de fret qui se trouvaient sur un des côtes de la voie ont été consumés ; la "stock-yard" a été détruite.

C'était la scène la plus terrible dont on puisse se faire une idée. Des milliers et des milliers d'acres ont été ravagés, et où s'élevaient quelques heures auparavant les fermes des colons, il ne reste plus rien maintenant qu'un vaste désert. On ne connaît pas encore le chiffre des dommages, mais ils doivent être énormes.

LE JEU DE DAMES

Nos nouveaux abonnés qui s'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre dernier pour les explications.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

AUX CORRESPONDANTS

A MM. F. X. Gravel et Georges Landry.—Merci pour vos problèmes, nous les publierons prochainement.

PROBLÈMES REÇUS POUR LE CONCOURS

Nous avons reçu plusieurs beaux problèmes pour notre concours. Quoique la prime offerte ait été de peu de valeur, les joueurs ont compris que ce n'était que pour encourager le jeu de Dames.

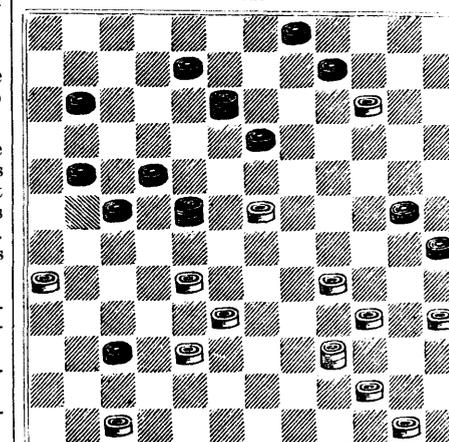
Nous avons cru devoir donner la prime à M. T. Berthiaume, pour le problème que nous publions aujourd'hui, quoique nous en ayons reçu plusieurs autres magnifiques, entr'autres ceux de MM. Massé, Lamer, Labelle et Riendeau.

PROBLÈME No. 15

PROBLÈME DU CONCOURS

Par T. Berthiaume, Montréal

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 13

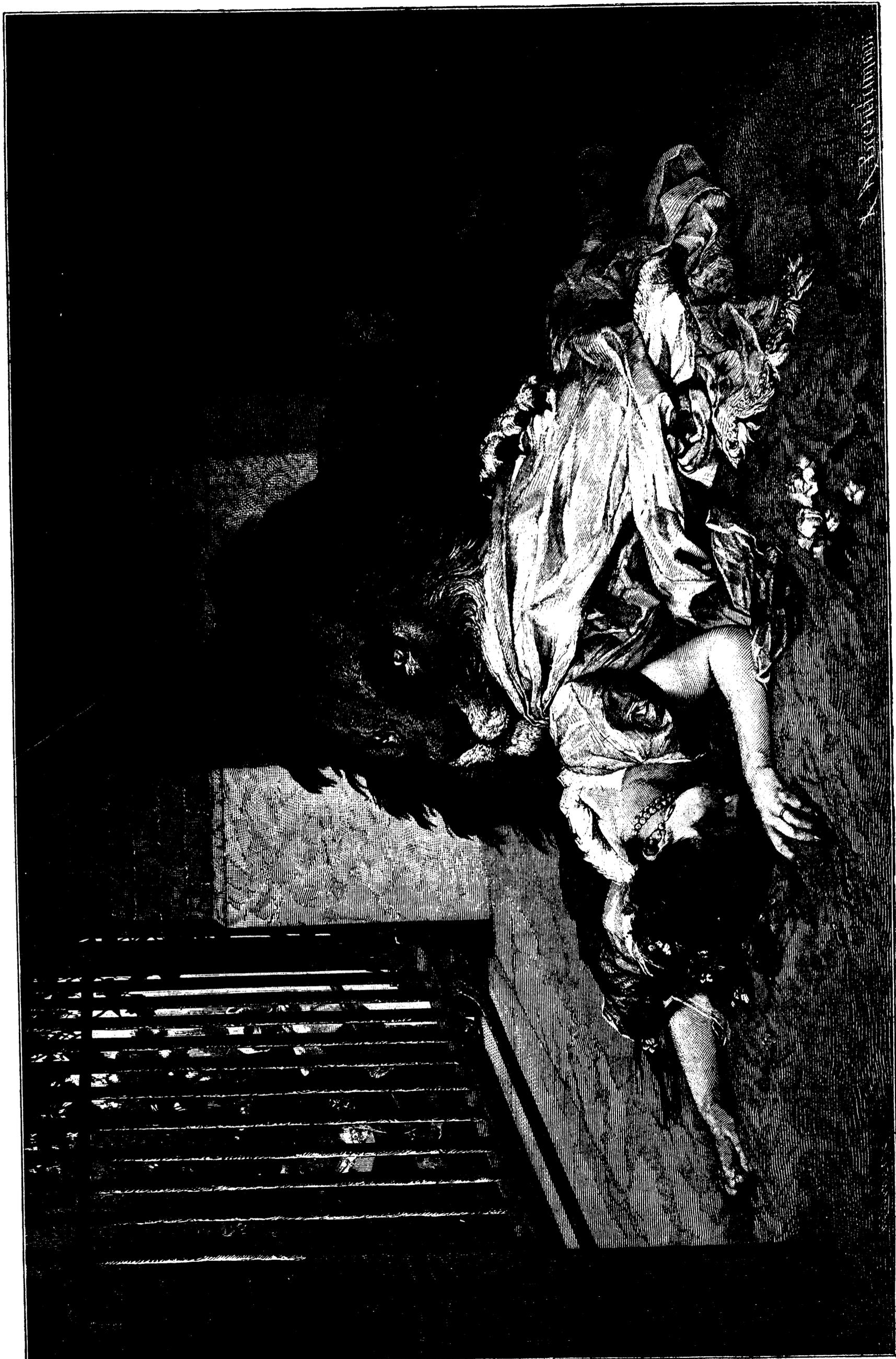
Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
65 à 60	51 à 64
20 14	34* 1
47 40	36 34
26 21	1* 27
42 36	30 52
70 11 et gagnent	

Solutions justes du Problème No. 13

Montréal :—P. Tardy, F. Riendeau, T. Berthiaume et Ar. Pelletier.



OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS PAR LA REINE EN PERSONNE.



LA FIANCÉE DU LION.

DÉDIÉ A M. M. J. A. POISSON

Fais-nous connaître à nous, hommes désenchantés,
De sévères leçons, de douces vérités!
M. J. A. POISSON (Épître à A. GINGRAS.)

UNE LARME CHRÉTIENNE ET UNE PRIÈRE

Grave et serein, le front rayonnant d'espérance,
L'aimable vieux Pasteur parcourait en silence
Son muet cimetière mondé de soleil.
C'était un jour d'automne aux jours d'été pareil :
En irisant les croix, une lumière rose
Leur faisait perdre un peu de leur aspect morose.
Quelques flocons de neige étaient déjà venus,—
Mais les flocons hâtifs sur l'herbe étaient fondus,
Et le soleil, joyeux de répandre la vie,
Souriait avec grâce à la terre féconde.
Des insectes vermeils, réchauffés doucement,
Ressuscitaient de joie et bourdonnaient gaiement,
Et de grosses fourmis, peuplade aux noirs corsages,
Montaient encor le long des peupliers sauvages :
Elles voulaient goûter, sur l'arbre toujours vert,
Une goutte de vie avant le froid hiver.

Lui, faisant à ses morts sa visite rêveuse,
Avait choisi pour siège une roche mousseuse.
Tout près, le sol était fraîchement remué :
Le pied du fossoyeur, dans le sable imprimé,
Emut le vieux Pasteur, et, pour mieux se distraire,
Il détourna les yeux, puis ouvrit son Bréviaire :
Le vieux prêtre aime tant à prier pour ses morts !
Ces intimes plaisirs sont ses plus doux transports.
Il pria quelque temps ; mais, trahissant son âme,
Ses yeux comme voilés du sens perdaient la trame. . . .
Ses yeux voulaient pleurer : il ne résista pas :—
" Pauvre enfant ! qui dormait sous terre à quelques pas !
Une heure auparavant, jeune fleur parfumée,
Je l'avais en surplus, là, moi-même inhumée,—
Et la voilà tout seule, au fond de ce cachot !—
— Mon Dieu, qui sont ces pas qui me foulent là-haut ?
De qui cette voix tendre et ces fraîches prières ?
Est-ce vous, jeunes sœurs ! est-ce vous, petits frères ?
Votre voix a changé, mais qu'elle est douce encor !
Comme elle rafraîchit ce séjour de la mort !
Car sur ce lit nouveau je suis bien mal à l'aise :
Comment dormir un peu sur cette chaude brasse ?
Il faut aussi bien voir : et je brûle pourtant !
Car mon petit cercueil est devenu brûlant.
Mais depuis que j'entends des pas, là, dans la mousse,
Des prières, des pleurs . . . ma prison est plus douce !
Dites donc : est-ce vous, qui murmurez mon nom
Et qui marchez ainsi là-haut dans le gazon ?
— Eh bien, non, chère enfant : ce ne sont pas tes frères
Qui répandent sur toi ces pieuses prières :
Non : c'est ce visiteur, grave et de blanc vêtu,
Et qui t'a confessée, un soir . . . t'en souviens-tu ?
Et lui parlait, tout bas, du ciel, d'une autre vie . . .
Des pleurs parfois coulaient sur ta joue amaigrie.
C'est lui qui pour calmer, pauvre enfant, ton effroi,
Promit de revenir, ici, prier pour toi.—
Tu craignais assez peu le brûlant Purgatoire :
Mais ce qui t'effrayait, c'était la fosse noire :
Solitaire cachot de fantômes peuplé !
Ce souvenir, mon ange, toi m'a rappelé :
C'est ma voix qui te pleure, et prie, et te console :—
C'est la voix de ce prêtre à l'austère parole,
Qui te grondait parfois : qui, si tu t'en souviens,
T'arracha sans pitié plus d'une fleur des mains.
Tu trouvais quelquefois ses paroles cruelles :
Il surveillait, jaloux, la blancheur de ses ailes.
Encore ce matin, auprès de ton cercueil,
Il semblait—seul—ne prendre aucune part au deuil :—
Il refoulait sa peine au fond de sa poitrine !
Pendant que ta famille au haut de la colline
L'âme pour toi brisée en cercle te pleurait,—
Le prêtre, les yeux secs, sur tes cendres priait.
Mais la famille, vite, au loin s'est dispersée,
Et tu n'es déjà plus présente à sa pensée.
Lui te pleure, à son tour. Et chez lui, la douleur,
Ce n'est pas seulement un brisement de cœur :
C'est bien plus que cela, car c'est une prière
Qui fait fleurir la joie au fond du cimetière :—
Car le prêtre, vois-tu, jeune hôte du trépas,
Car le prêtre est l'ami de ceux qui n'en ont pas :
L'ami des oubliés, que n'aime plus personne,—
Des oubliés surtout que la tombe emprisonne !"

JOS.-APOLLINAIRE GINGRAS.

Ste. Croix de Lotbinière, mars 1876.

UN PÈLERINAGE

L'ILE-AUX-COUDRES

CHAPITRE SEPTIÈME

Eglise et presbytère de l'Île-aux-Coudres—Les seigneurs de l'Île—Légende du Père de la Brosse—Retour.

I

L'église de l'Île-aux-Coudres, dédiée à Saint-Louis, roi de France, n'a rien de remarquable ; son architecture toute simple est cependant convenable. La voute et les bancs peints avec goût lui donnent un air de propreté qui atteste une foi attentive, et un zèle particulier pour la maison de Dieu.

Toute petite qu'elle est, cette église n'a pas moins de trois cloches, dont les notes justes et argentines réjouissent les alentours et rehaussent l'éclat des solennités.

L'église de l'Île-aux-Coudres garde un souvenir légendaire dont M. le curé nous fera part, quand nous aurons franchi le seuil de son presbytère.

Il vient nous ouvrir lui-même sa porte, et nous reçoit le sourire sur les lèvres, sans aucune cérémonie, et avec une joviale hospitalité qui invite à séjourner.

M. l'abbé Pelletier est natif de Saint-Roch des Aulnaies et curé de l'Île-aux-Coudres depuis plus de trente ans ; il connaît par cœur l'histoire de son île, et peut nous en entretenir pendant des heures sans lasser notre attention.

— Quel est, M. le Curé, le seigneur de l'Île-aux-Coudres ?

— Ce sont les messieurs du séminaire de Québec, et c'est une grande chance pour

nos habitants. Les intérêts qu'ont ici ces messieurs ont été plus profitables à l'Île-aux-Coudres qu'à eux-mêmes. Si les seigneurs avaient toujours été humains et conciliants comme eux, on n'aurait pas parlé si tôt de l'abolition de la tenure seigneuriale. Le séminaire a été le protecteur des colons dès les premiers établissements de l'Île, et depuis ce temps, il a toujours été le grand bienfaiteur de ses habitants.

L'honnêteté de nos insulaires est devenue proverbiale. On a répété souvent que la parole d'un homme de l'Île-aux-Coudres valait un écrit. Eh bien ! je crois que cette tradition d'honneur et de probité est due, en grande partie, à l'esprit de justice et à la loyauté dans les transactions, qu'ont toujours montrés les membres du séminaire.

Leur sollicitude, comme bien vous le pensez, ne s'est pas bornée aux intérêts temporels, l'Île-aux-Coudres leur a dû plus d'un secours religieux. Comme prêtres des Missions Étrangères, ils étaient autrefois chargés du soin spirituel d'un grand nombre de paroisses, et leurs missionnaires nous ont apporté bien souvent la parole de Dieu et celle de leurs vertus.

— A ce propos, M. le curé, le Père de la Brosse, qui a laissé une réputation de sainteté si extraordinaire, qui passait même pour avoir le don de prophétie, à quel ordre appartenait-il ?

— Le Père Jean Baptiste de la Brosse était missionnaire de la Compagnie de Jésus. Il était français de naissance, natif de la Trémouille, ville du Poitou, illustrée par une des plus anciennes familles de France. Arrivé au Canada en 1754, il a parcouru dans ses courses apostoliques une grande partie de notre pays, depuis Mascouche, aux environs des Trois-Rivières, jusqu'au fond de l'Acadie, depuis la rive sud du fleuve jusqu'aux sources du Saguenay.

Missionnaire des sauvages aussi bien que des blancs, il a laissé parmi eux un souvenir impérissable. On peut dire que le Père de la Brosse a été un des premiers curés de l'Île-aux-Coudres, car il y a fait de longs séjours.

Il y a près d'un siècle qu'il est mort, et cependant son nom est encore aussi populaire que de son vivant. Sa vie d'apôtre et les circonstances merveilleuses qui ont accompagné sa mort, ont environné sa mémoire d'un prestige qui ne s'est pas effacé.

II

Le soir du 11 avril 1782, M. Compain, alors curé de l'Île-aux-Coudres, veillait seul dans sa chambre. Après avoir récité son bréviaire, fait ses prières et ses lectures du soir, il étudiait tranquillement à la lueur de sa lampe, lorsque tout-à-coup, vers minuit, son oreille fut frappée par les sons d'une cloche qui tintait au milieu du silence de la nuit. Étonné, il croit d'abord être le jouet d'une illusion, il écoute de nouveau, se penche vers la fenêtre : c'était bien la cloche de la chapelle qui sonnait comme un glas funèbre. M. Compain sort de son presbytère ; la cloche continue de sonner. Il entre dans la chapelle, regarde : personne ne s'y trouvait et la cloche continuait toujours à tinter.

Alors une voix se fit entendre à son oreille. Était-ce à l'oreille du corps ou à celle de l'âme ? on ne le sait. Mais cette voix parlait distinctement et cette voix disait :

— Le Père de la Brosse est mort ; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas funèbre t'annonce son dernier soupir. Demain, tu te rendras au bout d'en bas de l'Île. Un canot viendra t'y chercher qui te conduira à Tadoussac où tu feras sa sépulture."

Le bruit s'était déjà répandu quelque temps auparavant, dans les missions du Père de la Brosse, qu'au moment de sa mort les cloches de ses missions annonçaient son trépas.

Le lendemain, M. Compain attendait au rendez-vous qui lui avait été assigné, sur la pointe d'en bas de l'Île-aux-Coudres.

III

Que s'était-il passé à Tadoussac pendant cet intervalle ? Le Père de la Brosse y était

en mission depuis quelque temps et attendait l'arrivée des sauvages que l'ouverture de la navigation allait bientôt amener en foule de l'intérieur des terres. Leurs canots chargés de pelleteries descendaient du Saguenay à la suite des glaces.

Durant quelques semaines, le rocher de Tadoussac était le centre d'une activité et d'un commerce qui contrastait avec son aspect solitaire et désolé pendant le reste de l'année. Le sable de la grève se couvrait de longues files de canots d'écorce. Sur le penchant de la côte s'échelonnaient les cabanes des sauvages appartenant pour la plupart aux tribus montagnaises qui formaient un village improvisé. Le port de Tadoussac se remplissait de navires d'outre-mer qui venaient y faire escale.

Tandis que les traitants de pelleteries faisaient leurs récoltes pour les grands de ce monde, le Père de la Brosse recueillait parmi les petits sa moisson pour le ciel.

Une tradition fidèle a conservé tous les détails de ses derniers moments, dont les circonstances mémorables étaient du reste de nature à frapper tous les esprits.

Une de ces traditions, dont nous avons le récit sous les yeux, a été mise en écrit par M. Epiphane Lapointe. Il l'a recueillie, en 1846, de la bouche même d'un témoin oculaire nommé Jean Audet dit Lapointe ; ce vieillard, qui était parvenu à l'âge avancé de quatre-vingt-onze ans, habitait alors à la Sainte-Famille de l'Île d'Orléans.

" Sa mémoire était fidèle, ajoute M. l'abbé Lapointe, et son jugement parfaitement sain. Son âme droite paraît avoir toujours eu horreur du mensonge."

Voici ce que racontait ce témoin oculaire :

IV

La veille de sa mort, le Père de la Brosse paraissait être en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée. Il était âgé de soixante-huit ans.

Pendant tout le jour, il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

A la tombée de la nuit, le Père de la Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable, comme toujours ; il descendit même à prendre quelques parties de cartes avec ses hôtes. Vers neuf heures, il se leva et se prépara à partir.

Après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se recueillit un moment, et prenant un ton solennel, il dit :

" Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant sur la terre. Ce soir même, à minuit, je serai corps. Vous entendrez à cette heure-là sonner la cloche de ma chapelle : elle vous annoncera ma mort. Si vous ne me croyez pas, vous pourrez venir vous en assurer par vous-même. Mais je vous en prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher, à l'Île-aux-Coudres, M. Compain, pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage."

Nous crûmes d'abord que le Père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et un ton d'autorité qui ne permettait plus le doute.

— Mon père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine ?

— Mon enfant, répartit le Père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles. Et il se retira.

Nous restâmes tout stupéfaits après le départ du bon Père, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

Ceux d'entre nous qui avaient des montres, les mirent sur la table et attendirent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze ; minuit approche ; au coup de minuit la cloche de la chapelle commence à sonner.

Nous nous levons tous comme un seul

homme. Saisis de frayeur, nous accourons vers la chapelle. Nous entrons.

A la lueur de la lampe du sanctuaire, nous entrevoyons dans le chœur la robe noire du bon Père de la Brosse. Il était prosterné à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

Il était mort.

Cette étrange nouvelle se répand comme la foudre dans toute la mission. Dès le point du jour, la population tout entière, tant sauvage que civilisée, envahit la chapelle et ses environs. Chacun veut contempler une dernière fois le corps du saint étendu sur le pavé du chœur. Personne n'ose lui toucher. Partagé entre le deuil et l'admiration, on regarde, on prie, on invoque. Des larmes coulent de tous les yeux.

Pendant tout le jour, la foule circule en silence dans la chapelle, ne pouvant détacher ses yeux des restes bien aimés du saint missionnaire qui, tant de fois, avait fait retentir ce sanctuaire de ses brûlantes exhortations. Les sauvages restent là, immobiles, pendant des heures entières, tenant un doigt sur leur bouche pour exprimer, par ce geste, qu'aucune parole ne peut rendre leur douleur.

V

Cependant, dès le matin de ce jour, une tempête de sud-ouest s'était élevée si violente que l'eau poudrait sur le fleuve comme de la neige. Personne n'osait lancer une embarcation à la mer. Ce que voyant, le premier officier du poste dit à ceux qui l'entouraient.

— N'y aura-t-il pas, parmi vous autres trois hommes de cœur qui veuillent m'accompagner pour accomplir les dernières volontés de notre bon Père ? Rappelez-vous qu'il nous a dit : " Il n'y a aucun risque pour ceux qui feront ce voyage."

Un canot est lancé à la mer ; les quatre hommes qui le montent prennent le large. A peine sont-ils sortis du port de Tadoussac qu'à leur extrême surprise, l'eau s'aplanit sous leur canot. Tandis, que partout autour d'eux, la tempête rugit avec fureur et rend la mer blanche comme un drap, une main invisible les pousse avec rapidité, si bien qu'à onze heures du matin, ils doublent le Cap aux Oies et sont en vue de l'Île-aux-Coudres.

M. Compain les attendait au bout d'en bas en se promenant le long des rochers, un livre à la main. D'aussi loin qu'ils furent à la portée de sa voix, il leur cria : " Le Père de la Brosse est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture." Le canot approche du rivage, M. Compain y monte et, le soir du même jour, il débarquait à Tadoussac.

On apprit plus tard que dans toutes les autres missions du Père de la Brosse, à Chicoutimi, à l'Île-Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la Baie des Chaleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à minuit, le jour de sa mort.

Un homme de l'Île-Verte, nommé Damboise, chantre de l'église, homme très-respectable, que M. Epiphane Lapointe a bien connu, lui racontait que son père descendait ce soir-là de la sucrerie. Vers minuit, il fut surpris d'entendre sonner la cloche de la chapelle de l'Île-Verte ; il fit part à ses voisins de cet incident, il en remarqua l'heure et le jour, et plus tard, il reconnut que la cloche avait sonné au moment même de la mort du Père de la Brosse.

VI

Telle est cette merveilleuse légende que tous les gens de l'Île-aux-Coudres connaissent par cœur et qu'un grand nombre d'autres personnes des deux rives du fleuve racontent avec quelques variantes qu'il est facile de concilier. Mais tous les récits s'accordent sur les principaux détails.

Si ce fait singulier n'avait eu qu'un ou deux témoins, il serait facile de le révoquer en doute, mais il a eu pour acteurs et spectateurs toute une population qui n'avait aucun intérêt à inventer une fable ou à fausser la vérité. Ceux qui ont étudié la vie des saints sont familiers avec de telles manifestations. Ils savent que Dieu

prend à cœur la gloire de ses élus, qu'il se plaît à honorer, même ici-bas, ceux qui se sont faits humbles, pauvres, méprisables pour l'amour de lui. *Quos predestinavit, hos et glorificavit.*

Pendant bien des années, les sauvages qui descendaient et remontaient le Saguenay ne passaient jamais devant le port de Tadoussac sans mettre pied à terre pour aller prier dans la chapelle où reposait le corps de celui qui avait été pour eux l'image vivante de leur Père Céleste. Ils se prosternaient la face contre terre au-dessus de sa tombe; ils posaient leur bouche sur une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le pavé du chœur, et ils lui parlaient comme de son vivant, avec une confiance qui ne pouvait manquer de toucher le cœur de Dieu. Puis ils appliquaient leur oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi ingénue et dans la simplicité de leur cœur, ils s'imaginaient que le bon Père les entendait du fond de son cercueil, qu'il répondait à leurs questions et qu'il transmettait ensuite leur prière à Dieu.

Cette touchante coutume a cessé depuis l'enlèvement des restes du Père de la Brosse: l'abandon et la ruine dans lesquels était tombée la chapelle de Tadoussac a déterminé, il y a un bon nombre d'années, la translation de ces saintes reliques dans l'église de Chicoutimi.

—Merci, M. le curé, de votre admirable légende. Vous nous avez fait passer un quart d'heure délicieux. Nous regrettons de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous, mais il est tard et la marée n'attend pas.

—Comment, répond M. le curé, vous ne me quitterez pas ce soir. L'Île-aux-Coudres a encore de belles légendes et de bons accueils pour les pèlerins. Nous aurons toute la soirée pour jaser. Vous serez tout aussi avancé en partant avec la marée de demain matin.

—Pardonnez-moi, M. le curé, nous vous remercions de vos grâces. Il ne faut pas tout épuiser à la fois. Quand on a visité l'Île-aux-Coudres, il faut y revenir. La brise est encore assez forte pour nous conduire à la Pointe de Saint-Roch avant la fin du jour. Merci encore une fois et adieu.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

Rivière-Ouelle, 7 septembre 1875.

LE PARLEMENT FÉDÉRAL

A la séance du 6 mars, l'hon. M. Blanchet propose qu'il soit voté une adresse demandant que l'on soumette à la Chambre copies de tous les rapports préparés pour les ingénieurs de la Commission du havre de Québec, et les copies des documents, correspondances et ordres en Conseil relatifs aux choix de site du bassin de radoub de Québec.

Ce monsieur plaide la cause de la rive sud comme offrant des sites plus avantageux que la rive nord pour ce bassin. MM. Rouleau, Fréchette, Langevin et Caron prennent part à la discussion. Ce dernier trace l'histoire du projet, se prononce en faveur de l'anse Wolfe, et fait une attaque vigoureuse contre le Président du Conseil, qui déclare ne point s'être compromis au sujet du local que devra occuper le bassin de radoub. Après quelques remarques de l'hon. M. M. Mackenzie et Masson, la motion de M. Blanchet est adoptée.

Le 7 mars, M. Workman a pris occasion d'une motion pour que la Chambre se forme en comité des subsides, pour proposer en amendement :

Que tous les mots après "que" dans la première motion, soient biffés et remplacés par les suivants : "Cette chambre regrette profondément que le gouvernement n'ait pas proposé au Parlement d'accorder plus de protection à nos diverses manufactures. Les capitaux considérables qui sont maintenant placés dans ces manufactures, et la crise que le pays traverse, rendent nécessaire l'adoption d'une telle politique, afin de les remettre dans un état prospère."

Il fit un discours à l'appui de son amendement, établissant que les droits sur les objets qui servent aux manufacturiers, de bois par exemple, n'ont pas fait augmenter le prix de ces objets. Il s'est aussi étendu sur l'industrie du sucre, sur celle du caoutchouc, etc. Après quelque discussion, Sir John A. Macdonald annonce qu'il votera pour la motion de M. Workman, mais qu'il croit que les intérêts agricoles aussi méritent d'être protégés, et que, plus tard, il proposera une motion dans ce sens :

"Que cette Chambre regrette que l'on n'ait pas conseillé à Son Excellence le Gouverneur Général de recommander au Parlement d'adopter une mesure pour reviser le tarif, non-seulement dans le but de faire disparaître la crise actuelle, mais aussi dans celui d'encourager et de protéger les manufactures ainsi que l'agriculture dans ce pays."

La division étant prise sur la motion de M. Workman, elle fut négative par une majorité de 55.

La question étant d'une importance majeure, nous donnons la division :

Pour :—MM. Baby, Benoit, Blain, Blanchet, Bowell, Brooks, Brouse, Brown, Cameron (Victoria), Caron, Cimon, Colby, Cuthbert, DeCosmos, Desjardins, Devlin, Domville, Dugas, Farrow, Ferguson, Flesher, Fraser, Gaudet, Gill, Haggart, Harwood, Hurteau, Irving, Jetté, Jones (Leeds), Kirpatrick, Langevin, Lanthier, Little, MacDonald (Cornwall), MacDonald (Kingston), MacDonald (Toronto), MacDonald (Cape Breton), McDougall (Trois-Rivières), MacMillan, McCallum, McQuade, Masson, Mitchell, Monteith, Montplaisir, Mousseau, Palmer, Pinsonneault, Platt, Plumb, Pope, Robinson, Robitaille, Rouleau, Stephenson, Tupper, Wallace (Norfolk), White (Hastings), White (Renfrew), Wood, Workman, Wright (Ottawa), Wright (Pontiac).—Total : 64.

Contre :—MM. Appleby, Archibald, Aylmer, Bain, Bannatyne, Barthe, Béchard, Bernier, Bertram, Biggar, Blake, Borden, Borron, Bourassa, Bowman, Boyer, Buell, Bunster, Burk, Burpee (St. Jean), Burpee (Sunbury), Cameron (Ontario), Carmichael, Cartwright, Casey, Casgrain, Cauchon, Charlton, Christie, Church, Cockburn, Coffin, Cook, Costigan, Coupal, Cunningham, Davies, Dawson, Delorme, De St. Georges, DeVeber, Dymond, Ferries, Fiset, Fleming, Flynn, Forbes, Fréchette, Galbraith, Gibson, Gillies, Gillmore, Gordon, Goudge, Greenway, Hagart, Higinbotham, Holton, Horton, Huntington, Jones (Halifax), Kerr, Killam, Kirk, Ladhamme, Laird, Lajoie, Landerkin, Langlois, Laurier, MacDonnell (Inverness), MacDougall (Elgin), MacKay (Cap Breton), MacKenzie, McAune, McGregor, McIntyre, McIsaac, McLeod, McNah, Metcalfe, Mills, Norris, Oliver, Paterson, Pelletier, Perry, Pettes, Picard, Poyer, Ray, Richard, Ross (Durham), Ross (Prince-Edouard), Ryan, Rymal, Scatcherd, Scriver, Shibley, Short, Sinclair, Skinner, Smith (Peel), Smith (Selkirk), Smith (West Moreland), Snider, Stirling, St. Jean, Tachereau, Tibbault, Thompson (Haldimand), Thompson (Welland), Tremaine, Trow, Vail, Wallace (Albert), Yeo et Young.—Total : 119.

Les débats à propos de protection et de libre-échange se sont continués le 8, tout en discutant la nomination d'un comité pour s'enquérir des intérêts agricoles. L'hon. M. Huntington dit que pendant ses deux dernières élections, des gens de Montréal ont élevé, dans son comté, le cri de "protection"; mais on n'a pas réussi à faire voir aux agriculteurs l'avantage qu'il y aurait pour eux de payer de fortes taxes, au bénéfice des manufacturiers de Montréal. Il n'a cependant pas un mot à dire contre ceux qui déplorent la détresse qui règne dans les villes du Canada et d'autres pays.

L'hon. M. Pope lui répond entre autres choses :

En ce qui concerne mon comté et celui de l'honorable monsieur, je puis dire que les cultivateurs des cantons de l'Est comprennent toute l'importance qu'il y a pour eux d'avoir des manufactures au milieu d'eux, et ils veulent qu'une protection suffisante leur soit accordée, afin de leur permettre de prospérer. Voilà quelle est la question qui est maintenant devant la Chambre et le pays. Situés comme nous le sommes, nous ne pouvons pas avoir de libre-échange. Et, puisque cela n'est pas possible, c'est agir sensément que de déclarer que si nos voisins sont décidés à élever une muraille entre eux et nous, et pour empêcher que nos marchandises arrivent jusqu'à leur marché, pendant qu'ils jettent chez nous leurs marchandises à des taux réduits, dans le but de ruiner nos industries, c'est agir sensément, dis-je, que de déclarer que nous devons protéger nos manufactures. J'admets que les villes ont plus d'intérêt à voir adopter une telle politique que les comtés ruraux; mais ces derniers y sont aussi très-intéressés, et, pour prouver ce que j'avance, je mentionnerai l'argent que l'on donne dans plusieurs parties du pays pour encourager l'établissement des manufactures.

La motion pour nommer un comité est adoptée.

Dans la séance du 9, l'hon. M. Robitaille demande qu'un comité spécial soit nommé pour examiner s'il est possible de poser un télégraphe sous-marin dans le St. Laurent, et, aussi, pour examiner quel serait le meilleur mode à adopter pour améliorer le système de phares actuel, dans le fleuve et le golfe St. Laurent.

Ce que je demande, dit-il, dans cette motion—l'amélioration du St. Laurent—est une chose d'une importance majeure pour le pays. A l'appui de ce que j'avance, je communiquerai à la Chambre une liste des naufrages et autres accidents qui ont eu lieu dans le fleuve, le golfe St. Laurent et le détroit de Northumberland, depuis 1869 jusqu'au 31 décembre 1875. On voit, dans cette liste, qu'entre Québec et Gaspé, y compris l'Île d'Anticosti, 174 vaisseaux et 57 personnes ont péri; les pertes éprouvées dans ces naufrages se sont élevées à \$1,692,594. Vingt-cinq vaisseaux ont péri pendant la même période, entre Gaspé et Miramichi. Dans cet intervalle relativement court, 239 naufrages ont eu lieu, dans lesquels 116 personnes ont perdu la vie; les pertes se sont montées à \$2,331,366.

Dans le but de faire changer cet état de choses, je propose d'établir un télégraphe sous-marin, qui communiquera avec les bureaux de télégraphe de la terre ferme et des différentes îles situées dans le St. Laurent. A l'heure qu'il est, sur la rive Nord du fleuve, le télégraphe s'arrête à la Malbaie; sur la rive Sud, il ne va pas plus loin que Matane.

On devrait trouver quelques moyens d'allier au secours des vaisseaux naufragés. Un steamer, qui stationnerait dans un endroit central, conviendrait très-bien pour cet objet.

Après quelques remarques, la motion est adoptée.

La Chambre, le 10, se forme en comité sur le bill concernant les élections, et en passe 15 clauses. Dans la séance du soir, Sir John A. Macdonald propose la motion dont il avait donné avis le 7. Il ne s'attend pas, dit-il, réunir à une majorité de la Chambre en faveur de sa motion; mais il sent que c'est son devoir de la soumettre.

Nous n'avons pas l'espace qu'il faudrait pour donner l'analyse de son discours.

MM. Cartwright, Pope, Masson et Mousseau prirent ensuite la parole, et après avoir remis la suite de la discussion à lundi, la Chambre s'ajourne à 1.15 a. m.

Au Sénat, le 9 mars, l'hon. M. Haviland a présenté une pétition signée par quatre mille personnes influentes de l'Île du Prince-Edouard, demandant le rappel des clauses relatives aux écoles séparées, dans l'acte des territoires du Nord-Ouest, passé à la dernière session. Il dit que la majorité des habitants de sa province est d'opinion qu'il est tout-à-fait contraire à l'esprit de l'acte de l'Amérique britannique du Nord que le gouvernement fédéral ou le Parlement intervienne dans les affaires qui concernent l'éducation, et que ce droit doit appartenir aux provinces.

L'HEUREUX BERGER

CONTE BOHÈME

Un jour, le bon Dieu se promenait sur la terre avec saint Pierre; ils arrivèrent auprès d'un berger qui faisait paître son troupeau. Tous deux très-affamés, ils demandèrent au berger de leur donner quelque chose à manger, ajoutant que le bon Dieu le récompenserait. Le berger ne savait pas à qui il avait affaire, mais il avait bon cœur; il tira de son sac un gros morceau de pain qu'il avait réservé pour son repas du soir, et le leur donna.

—Mangez, dit-il, et que Dieu vous bénisse! la faim est une vilaine chose.

Le bon Dieu et saint Pierre mangèrent du meilleur appétit. Une fois rassasiés, le bon Dieu dit au berger :

—Je te remercie, brave homme. Tu nous as donné ton dernier morceau de pain au risque d'avoir faim toi-même. Une si bonne action mérite récompense; nous ferons tout ce que nous pourrons pour te laisser un souvenir heureux. Forme trois souhaits, tous trois seront exaucés; mais réfléchis bien, pour n'avoir pas à regretter de t'être trompé.

Le berger aimait à fumer; son premier souhait fut d'avoir une pipe toujours allumée et qu'il n'eût jamais besoin de bourrer. Ce vœu à peine formé, il trouva dans sa main une belle pipe, au-dessus de laquelle une fumée bleuâtre se balançait.

—Et ton second souhait? demanda le bon Dieu.

Le berger réfléchit. Saint Pierre s'approcha de lui, et de la main lui montra le ciel. Le berger n'y fit pas attention; peut-être ne comprenait-il pas, peut-être avait-il envie de rester encore ici-bas. Il pensa qu'il aimait fort à jouer aux dés, mais qu'il avait peu de chance à ce jeu.

—Je voudrais, dit-il après un moment de réflexion, gagner toujours aux dés.

—Il sera fait suivant ta volonté, dit le bon Dieu; et le troisième souhait?

Pierre faisait des signes au berger et lui montrait le ciel, mais en vain.

—Je veux, dit le berger, avoir un sac où je puisse faire entrer qui je voudrai, et l'y garder jusqu'à ce que je lui permette de s'en aller.

Le bon Dieu consentit. Saint Pierre était en colère. "Un jour, pensait-il, tu demanderas le ciel, mais il sera trop tard."

Tout à coup le bon Dieu et saint Pierre disparurent. Le berger croyait d'abord être le jouet d'un rêve; mais il vit la belle pipe, et à côté un grand sac en beau cuir tout neuf. Cela le mit en belle humeur; il laissa là ses brebis et se mit à courir le monde.

Il alla de droite et de gauche, fumant, jouant aux dés et gagnant toujours. Il avait de l'argent plein ses poches.

Un jour, il arriva dans un château dont on racontait d'étranges choses. Là, pendant la nuit, il se produisit des bruits épouvantables dont toute la maison était ébranlée. Le maître du château était un riche chevalier. Il fit annoncer partout qu'il donnerait de grosses sommes à celui qui rendrait le calme à son château. Beaucoup d'amateurs se présentèrent, nul ne réussit.

Le berger eut l'idée d'essayer.

Le chevalier le reçut fort bien, et le fit conduire à la chambre où il se produisait le plus d'horreurs. On lui donna à boire et à manger. Il attendit gaïement.

Au coup de minuit, un grand bruit se produisit; quelque chose tomba du plafond: c'était un diable! Il toussa, éternua plusieurs fois, de façon à faire trembler tout le château; puis il s'avança vers le berger.

—Nous allons jouer aux dés, lui dit-il; fais attention: si tu perds, tu es mort comme tous ceux qui ont osé pénétrer ici avant toi.

—C'est bon, c'est bon, dit le berger.

Et les voilà qui se mettent à jouer: le berger gagnait toujours. Le diable se mit en fureur, et, dans l'espérance de se rattraper, il jeta comme enjeu tout un monceau de ducats. Il perdit tout. De colère il sauta sur le berger et voulut l'étrangler; mais celui-ci, sans s'émouvoir: "Au sac! s'écria-t-il, au sac!" Et voilà mon-diable dans le sac. Il eut beau remuer, crier, geindre, rien n'y fit; il lui fallut rester dans le sac. Le berger se coucha tranquillement et dormit jusqu'au lendemain matin. Puis, la nuit suivante, il se remit à son poste et attendit les événements.

Cette fois, ce furent deux diables qui tombèrent du plafond; ils invitèrent le berger à jouer, il gagna; ils voulurent l'étrangler, et il les fourra dans le sac tout comme le premier.

La nuit suivante, il eut affaire à trois diables, dont l'un était Satan en personne; il gagna encore et les mit dans le sac.

La quatrième nuit, personne ne se présenta.

Le berger alla trouver le maître du château, qui fut bien étonné; il lui raconta ce qui était arrivé.

D'abord on ne voulut pas le croire; mais il montra les cornes et les pieds fourchus de ses prisonniers, et il fallut bien se rendre à l'évidence.

On emporta les diables à la forge, et dix forts gaillards se mirent à taper sur eux à tour de bras. Les diables priaient, suppliaient; de fatigue on finit par leur faire grâce, et ils jurèrent par tous les serments infernaux de ne plus jamais revenir. Depuis ce temps-là on ne les a plus revus.

Notre berger n'avait rien à désirer; il avait reçu des cadeaux magnifiques et il avait gagné aux dés une fortune immense. Il vivait sans souci; mais, un beau matin, la Mort, qui n'ou-

blie personne, se souvint de lui. Quant à lui, il ne pensait guère à elle; il était heureux, et les gens heureux ne meurent pas volontiers.

Il reçut donc fort mal la Mort; elle insista; il l'envoya dans son sac.

—Lâche-moi, disait-elle; je promets de t'épargner.

Mais il ne se laissa point attendrir. On vit alors un étrange spectacle: personne ne mourait plus; les gens et les bêtes pullulaient dans les villes et les champs, comme la mousse dans les bois. Tout le monde se demandait ce que la Mort était devenue. Puis arriva une grande famine: les hommes dépérissaient et souffraient cruellement sans mourir. Le berger eut pitié de cette misère: il laissa partir la Mort, après lui avoir fait jurer qu'elle ne songerait jamais à lui.

Il vécut longtemps encore, sans nul souci. A la fin, la vie l'ennuya; il résolut de partir pour le ciel.

Il marcha longtemps et il finit par arriver à la porte du paradis.

Il frappa. Saint Pierre parut.

—Qui es-tu, voyageur? demanda par le guichet le porte-cléfs céleste.

—Un brave homme. Laisse-moi entrer ici. Saint Pierre reconnut son berger.

—Impossible. Tu n'as rien à voir ici. Tu as oublié le ciel et tu as préféré les biens terrestres. Je ne puis te donner ce que tu as méprisé. Va retrouver ceux avec qui tu jouais si bien aux dés.

Et saint Pierre ferma le guichet.

Le pauvre berger prit la route de l'enfer.

En arrivant à la porte, il rencontra un des diables qu'il avait jadis mis dans son sac et que les forgerons avaient si bien arrangés. Ce gardien poussa des cris épouvantables qui ameutèrent tout l'enfer. On doubla les postes des portes, avec consigne de ne pas laisser entrer l'ennemi.

Que faire? Voilà notre berger bien embarrassé.

Il préféra retourner au ciel pour tâcher d'attendrir saint Pierre.

Larmes, prières, il n'épargna rien. Le porte-cléfs finit cependant par s'adoucir, ouvrit la porte, et donna place au berger auprès de lui.

Depuis ce temps, quand saint Pierre dort, c'est le berger qui remplit ses fonctions.

Puisse-t-il, ami lecteur, t'ouvrir un jour les portes du paradis!

CONSEILS D'HYGIENE PRATIQUE

Je ne suis point un pédant, et ne vous ferai point de longues phrases hérissées de mots barbares. C'est une qualité, mais en revanche j'ai un défaut: c'est celui d'aimer que l'on m'écoute d'abord, que l'on suive mes conseils ensuite, et enfin que l'on ne m'interroge pas pour me demander le "pourquoi" et les raisons de ce que je conseille.

Voilà mes avis; je les crois bons, j'en ai le droit, mais s'il fallait pour chacun d'eux pérorer pendant une demi-heure pour vous décider à les suivre, ce serait du temps perdu: d'abord, je ne vous convaincrais pas, et puis pendant cette demi-heure un de mes malades, mes chères lectrices, pourrait bien aller faire ce voyage qu'il faut toujours faire, mais que l'on retarde le plus possible.

Ainsi donc, c'est entendu, vous accepterez mes modestes conseils sans commentaires, comme ils seront donnés, et ceci dit, je commence.

En vous réveillant le matin, n'oubliez jamais de vous essuyer très-soigneusement avec un linge le derrière des oreilles.

Ne vous lavez jamais—en hiver surtout—avec de l'eau chaude.

A peine levé, il est excellent d'avaler une gorgée d'eau, une seule: il y a des personnes qui en prennent un grand verre et auxquelles cela réussit, mais ce n'est pas bon à conseiller à tout le monde.

Ne faites jamais chauffer votre linge de corps...

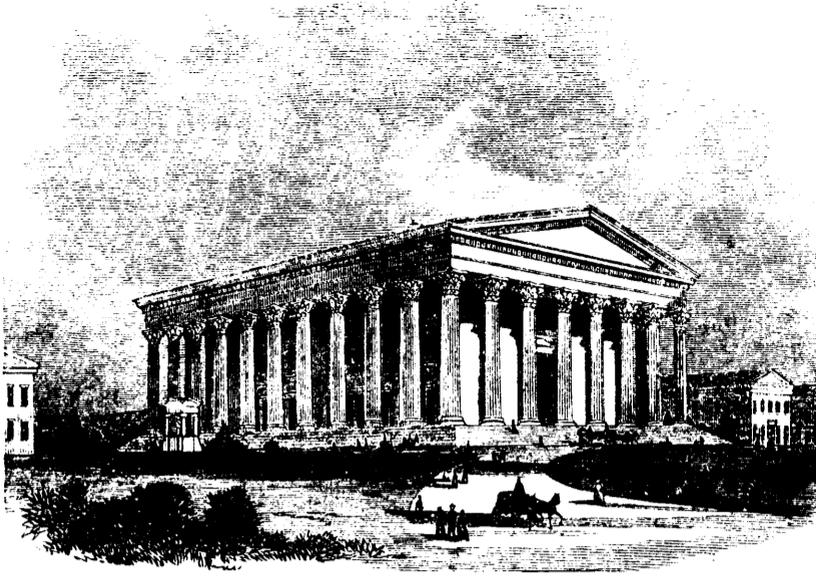
Si vous sortez par un temps de neige ou par un temps boueux, et si vous rentrez les pieds humides, n'hésitez pas, si vous pouvez le faire, changez de bas et de chaussures. C'est la moitié de la santé. Pieds chauds, c'est bien; pieds secs, c'est mieux.

Je m'arrête et tout simplement pour répondre à ce sourire que je vois poindre sur vos lèvres. Ce sourire veut dire: "Mais nous savons tout cela..."

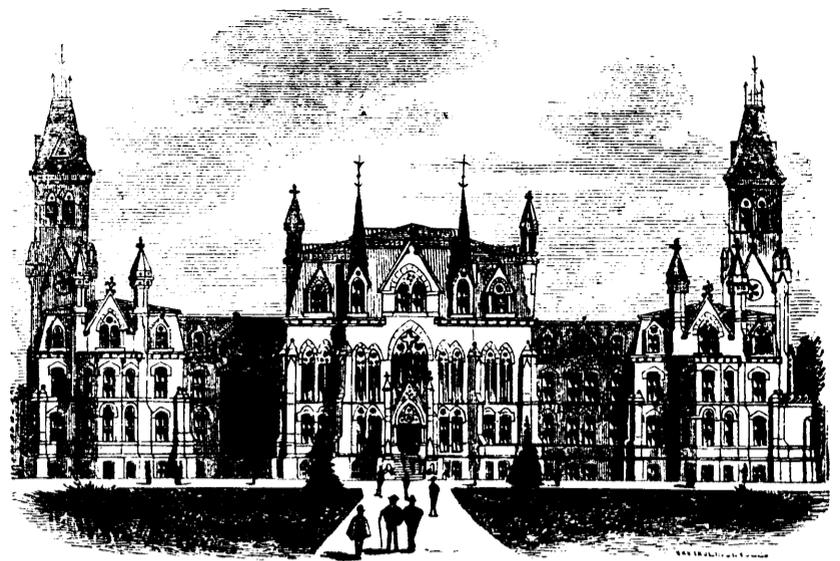
Je n'ai point l'intention de vous apprendre du nouveau, mais de vous rappeler ces mille détails presque enfantins grâce auxquels souvent on conserve sa santé...

"Je sais cela... je sais cela!" Parbleu!... mais ce n'est pas tout, il faut s'en souvenir à temps. On rencontre à chaque instant dans le monde des gens qui savent qu'il ne faut pas jouer, qu'il ne faut pas voler: ça ne les empêche pas de cueillir une bourse ou de tailler un baccarat. Ne faites pas comme eux, ne vous volez pas à vous-mêmes votre santé, et ne jouez pas votre existence... Ça ne se regagne pas... Docteur D...

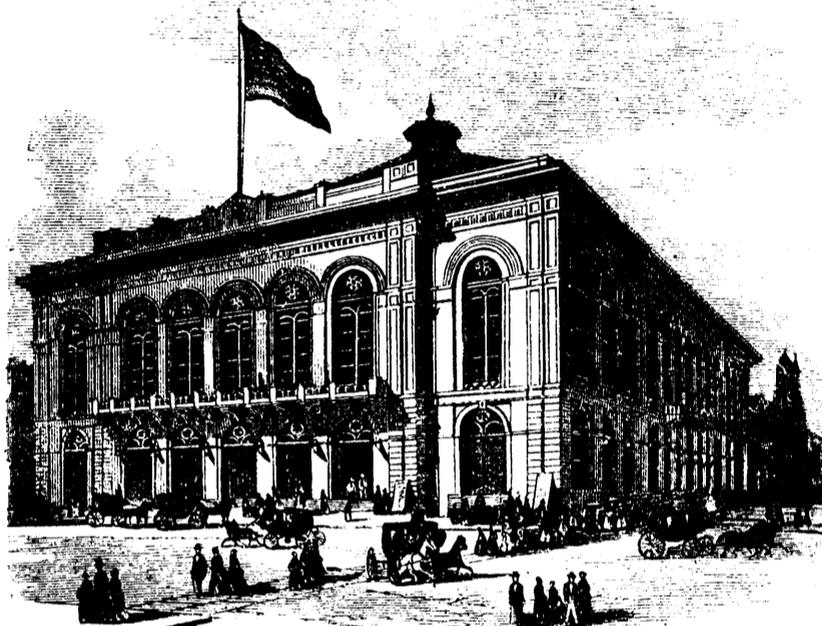
—Les bons mots sortaient de la bouche de M. de Bièvre comme l'eau coule de sa source; en voici un exemple entre mille. Louis XVI lui disait un jour: "Voyons, marquis, faites-nous un calembour." Sur quel sujet? répond M. de Bièvre.—Sur moi, reprit le roi.—Sire, vous n'êtes pas un sujet." Il était difficile de répondre plus juste et plus à propos.



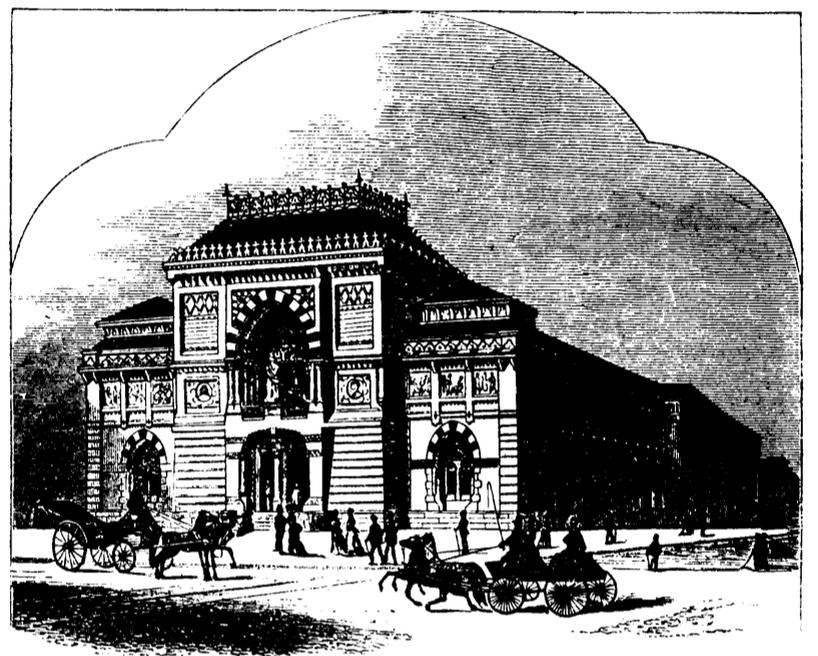
LE COLLÈGE GIRARD.



L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE.



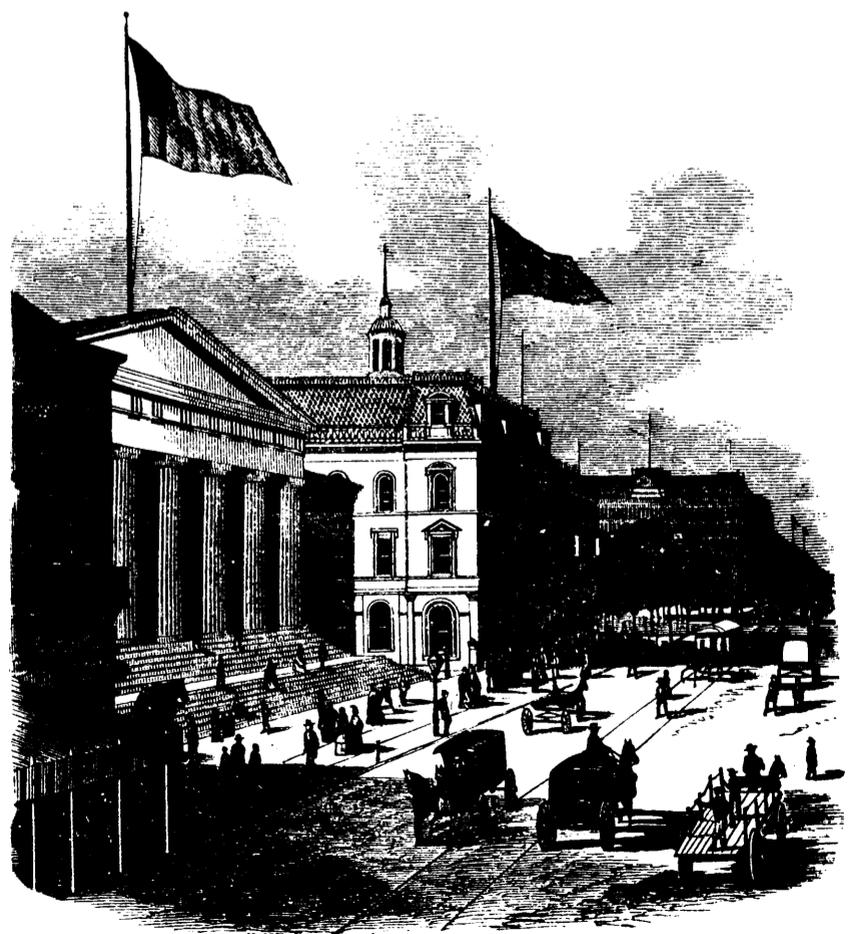
L'ACADÉMIE AMÉRICAINE DE MUSIQUE.



LA NOUVELLE ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.



INDEPENDANCE HALL.



LA DOUANE ET LE BUREAU DE POSTE.

LE CENTENAIRE AMERICAIN :—PHILADELPHIE ET SES ENVIRONS.

LE BRANDON DE DISCORDE
OU
LE MASSACRE DE LACHINE

—
CHAPITRE VI.

MALENTENDUS.

Julie du Châtelet, après le brusque départ d'Isanta avec Tambour, demeura dans une grande perplexité. Le tumulte qu'elle avait entendu le matin, sa conversation avec la Huronne, le singulier message apporté par Tambour, l'empressement de la jeune fille à aller voir son frère, toutes ces circonstances avaient entraîné Julie dans un labyrinthe de réflexions d'où elle ne pouvait sortir.

Plus elle repassait sa conversation avec Isanta, plus elle devenait persuadée que la jeune fille allait devenir ou était déjà peut-être amoureuse du Lt. de Belmont. Il est vrai qu'Isanta n'avait pas admis la chose en termes formels, mais l'intérêt qu'elle témoignait au jeune officier menait à la même conclusion. Et puis elle se rappelait toujours cette question d'Isanta : "Aimez-vous le Lt. de Belmont ?"

Elle se reprochait maintenant d'avoir répondu d'une manière si équivoque ; car si elle eût parlé franchement et avoué qu'elle aimait le Lt. de Belmont, la Huronne, obéissant à l'impulsion de sa vive nature, aurait renoncé à un projet dont la réalisation était dès lors impossible. Ce n'est pas que Julie du Châtelet crût, un seul instant, à la possibilité d'avoir un jour Isanta pour rivale ; mais comme toutes les femmes d'une nature ardente, la seule idée de partage en matières d'affection lui répugnait ; en un mot, elle voulait tout ou rien. Mais Julie songeait à une autre chose en pensant à Isanta. M. de Callières et sa pupille avaient espéré que la Huronne, soumise, dès son jeune âge, aux influences de la civilisation, se serait transformée, aurait oublié qu'elle était l'enfant de la forêt pour devenir l'enfant de la France. Mais, ce matin-là même, cet espoir avait disparu pour toujours. Julie songeait toujours à la brusque décision de sa compagne en recevant le message de Tambour, et au langage véhément de la jeune fille lorsqu'on lui avait demandé d'attendre le retour de M. de Callières : "Je ne saurais différer un seul instant ; je l'attends depuis dix longues années, et je ne puis désemparer à la voix des miens !"

Julie était plongée dans ces pénibles réflexions lorsque le Lt. de Belmont entra. Elle le reçut froidement et lui demanda d'un ton moitié mécontent :

"A quoi dois-je l'honneur de cette visite matinale, M. de Belmont ?"

Le jeune homme, surpris, lui répondit :
—N'avez-vous pas entendu du bruit dans le camp des Abénaquis, ce matin ?

—L'affaire est déjà vieille, répondit-elle, et l'on m'a tout dit. Je remercie néanmoins le Lt. de Belmont de ce qu'il a bien voulu quitter son poste pour venir m'apprendre que le frère de ma meilleure amie a dû, ce matin, subir l'épreuve de la course terrible chez les Abénaquis.

Le jeune homme comprit la raillerie, mais répondit d'un ton conciliant :

"Je puis affirmer qu'il y a à peine une demi-heure que j'ai su que le prisonnier est le frère d'Isanta."

—Lorsque le Lt. de Belmont fera sa première campagne, j'espère que, dans son intérêt, s'il fait des prisonniers, il saura distinguer entre un chef sauvage et un guerrier ordinaire.

—Je remercie Melle du Châtelet de ses bons souhaits, répondit de Belmont un peu piqué. Je lui dirai néanmoins que, sans moi, le chef huron ne serait pas vivant aujourd'hui. En outre, si cet homme est prisonnier, il le doit à son obstination, car le jour où il a été pris, M. le marquis de Denonville lui a offert la liberté s'il voulait avouer pourquoi il rôdait autour du Fort et à quelle nation il appartenait : or, s'il a refusé de répondre au gouverneur, à plus forte raison me recevrait-il avec le même refus.

—Le Lt. de Belmont aurait fait un excellent avocat, observa Julie ; il possède à un haut degré la faculté de donner aux choses l'aspect qui lui est le plus favorable.

—Je ne vois pas, répondit le jeune homme avec chaleur, ce qu'il y a de défavorable pour moi dans cette affaire. Melle du Châtelet me semble un peu prompte à se former une opinion sur des choses au sujet desquelles elle me paraît n'avoir que des renseignements imparfaits. Tout ce que je puis ajouter, c'est que je suis désolé pour le prisonnier ; c'est un brave, et si son sort était en mon pouvoir, il serait immédiatement libéré.

—Seulement pour sa bravoure ? répliqua Julie qui semblait décidée à taquiner son amant.

—Je ne puis comprendre vos questions, Mlle du Châtelet, reprit le lieutenant à la fois vexé et intrigué.

—Les préoccupations de la prochaine campagne ont enlevé à M. de Belmont sa perspicacité ordinaire, reprit Julie, car je ne lui fais que des questions auxquelles un homme infiniment moins intelligent que M. de Belmont répondrait sans la moindre hésitation.

—Franchement, si Mlle du Châtelet veut parler en charades, je ne suis pas forcé de la comprendre, reprit de Belmont en cherchant à contenir l'irritation que lui causaient les paroles et le ton provoquant de Julie.

—Eh bien ! M. de Belmont, puisque votre intelligence semble comme endormie, reprit la jeune fille en jetant un regard inquisiteur sur de Belmont, je vais vous répéter ma question

plus en détail. Vous m'avez dit que, si la chose était en votre pouvoir, vous libéreriez le Huron immédiatement. Je vous demande si vous feriez cela seulement pour ses mérites comme brave ou à cause de sa sœur Isanta ? Cette fois, M. de Belmont, ne comprenez-vous ?

—Oh ! parfaitement, reprit de Belmont riant de tout son cœur ; Mlle du Châtelet souffre du mal de jalousie.

—Prenez garde, monsieur, ne vous moquez pas de moi, reprit Julie indignée. Rappelez-vous que je ne suis pas de ces personnes qui supportent les plaisanteries de caserne !

—Mlle Julie du Châtelet, répliqua de Belmont, les mots "plaisanteries de caserne" ne sauraient s'appliquer à ce que je viens de vous dire, et j'ai même la conscience de n'avoir jamais employé pareil langage devant vous. Je me suis permis de rire de ce qui me semblait une idée folle que vous ne sauriez avoir sérieusement formulée.

—Peu m'importe ce que le Lt. de Belmont pense de cette question. J'ai des raisons qu'il ne connaît pas pour la croire sérieuse. Il peut ne pas répondre s'il le veut, mais je saurai alors quelles conclusions tirer de son silence, et j'agirai d'après ces conclusions.

—Mlle du Châtelet aurait-elle, dernièrement, prêté l'oreille à quelques calomnies débitées contre moi ? Car c'est la seule supposition qui puisse m'expliquer le ton qu'elle prend aujourd'hui.

—Je n'ai jamais prêté l'oreille à des calomnies débitées contre le lieutenant de Belmont. Sa conduite est son affaire personnelle.

—Nul doute, et je puis justifier ma conduite en toute circonstance. Ma conscience est mon juge, et elle me dit assez que je n'ai jamais rien fait pour me compromettre dans mes relations avec Mlle Julie du Châtelet.

—Je ne me trompais pas beaucoup en disant que le lieutenant de Belmont ferait un excellent avocat.

—Si Mlle du Châtelet veut dire que je vise à l'équivoque, reprit de Belmont, ne pouvant plus supporter ces sarcasmes, je vais me voir forcé de prendre congé d'elle."

Julie, fixant le jeune homme, s'aperçut qu'elle avait poussé la plaisanterie trop loin. Après quelques instants de silence, elle reprit d'un ton nonchalant :

"Lieut. de Belmont, je vous félicite de votre conquête ; Isanta est devenue amoureuse de vous."

Le jeune homme ne pouvant comprendre si Julie battait en retraite en donnant à la conversation le ton de la plaisanterie, comme c'était sa coutume, ou si elle était réellement sérieuse, reprit d'un air étonné :

"Qui vous a dit cela ?"

—Je le sais de bonne source, répondit Julie.

—Eh bien ! si elle est devenue amoureuse de moi, j'en suis fâché pour elle ; mais ce n'est pas ma faute.

—Vous faites peu de cas de l'affection d'une femme, paraît-il. Vous m'en avez dit assez pour me faire comprendre que si toute autre femme devenait amoureuse de vous, la chose vous semblerait toute naturelle.

—Vous me jugez bien mal, mademoiselle, reprit de Belmont profondément mortifié.

—Voyons, dit Melle du Châtelet d'un ton péremptoire, avouez que vous avez joué double jeu.

—Je ne ferai jamais pareil aveu, répondit de Belmont d'une voix ferme.

—C'est-à-dire que, mis au pied du mur, vous avez peur d'admettre que tout en me faisant croire que j'étais l'objet de vos vœux, vous cherchiez à duper Isanta, en lui faisant des promesses que vous saviez ne jamais tenir.

—Je nie avoir jamais agi de la manière que vous me dites à l'égard d'Isanta, dit de Belmont dont la rougeur animait le visage. Je nie également avoir jamais parlé à Isanta de manière à lui donner de pareilles idées. Telle est ma dénégation. Maintenant, quelles sont vos preuves ?

—Je ne vous les donnerai pas.

—Mais alors, acceptez-vous ma dénégation ?

—Je répondrai plus tard ; je ne le dois pas faire maintenant.

—En d'autres termes, vous refusez d'accepter la dénégation formelle que j'oppose aux insinuations que vous faites contre moi ? reprit de Belmont d'une voix tremblante.

—Je ne cède ni aux menaces ni à la violence, dit Julie se levant avec fierté et parlant avec la plus ferme assurance. Le lieutenant de Belmont a pu rencontrer d'autres femmes crédules, mais il ne me fera pas accepter une déclaration contraire à tout ce que j'ai pu constater.

—Assez, dit de Belmont n'y tenant plus ; je ne perdrai pas mon temps à combattre les rêves de la jalousie. J'ai l'honneur de saluer Melle du Châtelet !"

A ces mots, le jeune homme sortit précipitamment.

Un instant après, Julie du Châtelet, qui venait de soutenir cette longue lutte contre son cœur et contre les nobles instincts de sa nature, Julie du Châtelet fondait en larmes.

—
CHAPITRE VII

REFUS DU SACRIFICE.—LUTTE POUR LA LIBERTÉ

Peu de temps après le départ de Tambour, Isanta se rendit au poste du Fort et demanda à voir le prisonnier qui avait subi l'épreuve du matin. Comme Julie et elle avaient l'habitude de visiter les prisonniers pour leur porter des secours charitables, la permission lui fut immé-

diatement accordée. On la fit entrer dans une petite chambre carrée, éclairée seulement par une grille placée à environ dix pieds du sol. Aucun meuble dans cette cellule, faite de mardiers bruts ; pas même une paillasse sur le sol. L'œil de la jeune fille, habitué à la lumière du dehors, ne put d'abord rien distinguer. Mais avant que ses yeux eussent pu s'accoutumer à l'obscurité de la cellule et découvrir où se tenait le prisonnier, un œil plus prompt que le sien l'avait reconnue et sitôt qu'elle entendit prononcer le nom "d'Isanta," elle se jeta dans les bras de son frère. Dix ans de séparation furent oubliés dans cette étreinte d'un moment.

Ce fut Isanta qui prit la parole.
—Frère, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, je suis venu pour te délivrer.

—Ma sœur est-elle folle ? Elle devrait connaître la nature du Serpent.

—Je ne suis point folle. Il y a une heure, le Serpent m'a promis qu'il épargnerait ta vie.

—Ne le crois pas ; il a menti.

—Mais il peut dire vrai, cette fois.

—Les dents du loup s'émeussent à mesure qu'il vieillit, mais il demeure toujours féroce. Le Serpent aurait-il appris à dire la vérité en vieillissant ?

—Le loup ne peut-il pas changer sa proie pour une autre ?

—C'est possible ; mais la faim se faisant sentir, il mangera la première, ou, dans sa colère, il la tuera. Ainsi agira le Serpent.

—Mais quelqu'un doit le croire, et je serai cette personne. Ne nous inquiétons pas des dangers à venir et sachons écarter le danger présent.

—Que veut dire Isanta ? A-t-elle fait quelque marché avec celui qui a tué nos parents en l'absence de son frère et nos guerriers ? A-t-elle oublié qu'il l'a emmenée elle-même loin de notre tribu et l'a abandonnée parmi les étrangers ?

—Je savais tout cela quand j'ai fait le marché ; c'était une ruse épreuve, plus terrible que la mort. Mais j'ai pensé à toi, mon frère, et je me suis soumise.

—Quoi donc ?

—Tu seras mis en liberté à condition que je devienne la femme du Serpent.

—Jamais ! s'écria le chef huron d'une voix étouffée. Sœur de Kandiarak, c'est surtout pour toi que je suis venu ici ; mais je souffrirais plutôt mille morts que de voir unie au Serpent. Qu'il agisse comme il voudra, il ne tirera pas un soupir de Kandiarak si ma sœur promet de ne jamais devenir sa femme. Ma vie et celle de cent de mes guerriers ne vaudraient pas un pareil sacrifice !

—Songe aux tourments que le Serpent peut t'infliger ; songe au bien-être de ta tribu ; songe aux batailles que tu as gagnées, aux honneurs que tu pourras encore mériter, mais ne songe pas à moi. Qu'importe ma vie à notre tribu ? Mais si tu meurs, elle périra aussi. Vis donc, et illustre-toi encore. Parmi les Hurons, il y a plus de femmes que de guerriers. Personne ne s'aperçoit de mon absence, il en sera de même de mon trépas. Qu'importe si le Serpent me tuait ? Je serais plus tôt hors de son pouvoir. Si tu pleures sur moi, souviens-toi que tu as de plus justes sujets de larmes ; souviens-toi que si les larmes pouvaient ramener les morts à la vie, ils ne sauraient aucun gré à ceux qui les répandent. Tu te marieras ; ta femme sera pour toi plus qu'une sœur ; elle prendra ma place dans ton cœur ; elle sera pour toi le soleil qui reparait derrière un nuage noir. Elle te rendra père de nobles guerriers comme toi et comme notre frère. Si elle a une fille, tu l'appelleras "Isanta," et quand ses frères te demanderont d'où lui vient ce nom, tu leur raconteras mon histoire. Voilà tout ce que je te demande pour devenir la femme de celui que je hais plus qu'aucun être au monde. Veux-tu me promettre cette récompense ?

—Isanta, semblables discours sont pour moi des paroles en l'air, reprit le Huron, vivement touché mais inébranlable dans sa résolution. Tu ne peux pas devenir la femme de ce chien d'Abénaquis. J'aimerais mieux te voir mourir avec moi dans cette prison. Ainsi promets-moi que, quoiqu'il advienne, tu ne seras pas sa femme."

La jeune fille comprit, par les paroles de son frère, qu'il nourrissait quelque noir dessein. Elle en fut d'autant plus convaincue quand il lui saisit les deux mains et lui dit d'une voix émue : "Promets-le avant que je te lâche les mains !"

Le refus n'était plus possible ; elle promit.

"Dis moi, Kandiarak, pourquoi tu es venu ici et comment tu as été pris, dit Isanta voulant changer la conversation et faire oublier son marché avec le Serpent.

—Je suis venu ici il y a deux jours pour te trouver, répondit-il ; j'avais cinq canots et soixante guerriers. J'ai débarqué seul, et à l'ombre de la nuit j'ai fait le tour du Fort. J'ai visité le camp des Abénaquis et constaté ses points faibles. Je voulais l'attaquer une heure avant le point du jour. Mais quand je revins vers mes guerriers, l'un d'eux me dit qu'il avait vu des pistes de castor à environ une demi-heure de trajet par eau, de l'endroit où nos canots étaient amarrés. Mes guerriers me demandèrent permission d'aller chasser le castor. Ils me dirent qu'ils reviendraient à temps pour l'attaque. Je leur accordai leur demande, je veillai toute la nuit et les attendis à l'heure dite, mais ils ne revinrent pas. Au lever du soleil, je vis sur le lac, à environ un mille de distance, un canot chaviré. Je me jetai à la nage pour aller voir si c'était un des nôtres ; ce n'en était pas un. Je revins à la côte, et, accablé par la fatigue, je m'endormis. Je fus

attaqué par douze Abénaquis ; j'en tuai un et j'en blessai deux. J'aurais continué le combat si la poignée de mon tomahawk ne se fut brisée. Les Abénaquis m'avaient aussi volé mon couteau, et c'est ce qui m'avait éveillé.

—Frère, dit Isanta, les Abénaquis sont amis des Français, et si tu les avais attaqués, les blancs seraient devenus tes ennemis.

—Je m'en soucie peu, répondit le chef. Si les Français eussent dit que j'étais leur ennemi, je me serais réuni aux Iroquois.

—Pensais-tu que j'étais chez les Français ou chez les Abénaquis ? demanda Isanta.

—Avec les Français, car leurs chasseurs me l'ont dit il y a un mois, à notre village, sur le lac.

—Mais si tu avais massacré les Abénaquis et mécontenté leurs amis les blancs, comment m'aurais-tu retirée des mains des Français ?

—Je t'aurais demandée au gouverneur, et s'il m'avait refusé, je t'aurais enlevée pendant que les Français étaient à la poursuite des Iroquois.

—O mon frère, dit Isanta d'un air triste, que ne suis-je morte avant que les Français ne se rendent à notre village, sur le lac !

—Pourquoi souhaiter la mort ? tu es trop jeune !

—Parce que si j'étais morte, tu ne serais pas ici au pouvoir du Serpent.

—Si tu veux m'aider, je déjouerai les projets du Serpent. Isanta, as-tu le courage qui distingue notre tribu ?

—Si j'ai eu le courage de consentir à épouser notre ennemi, dit la jeune fille avec orgueil, j'aurais celui de sauver autrement mon frère. J'ai vécu longtemps parmi les étrangers, mais je suis toujours la sœur de Kandiarak.

Le chef, ravi de ces paroles, prit la jeune fille dans ses bras et l'embrassa.

—Connais-tu un ormeau qui se trouve sur le bord du lac, à environ deux milles du Fort ? demanda le Huron.

—Cent fois je me suis assise à l'ombre de cet arbre.

—Eh bien ! rends-toi là ce soir, une heure environ après le coucher du soleil, c'est l'endroit où mes guerriers devaient me retrouver après avoir chassé le castor. Si tu n'aperçois pas de nos amis, allume cinq branches ; chaque branche représentera un de nos canots. Immédiatement après les avoir allumées, éteints-les l'une après l'autre. C'est notre signal. Attends une demi-heure, et si tu n'as pas de réponse à notre signal, reviens vers moi.

—Je ferai comme tu le désires, dit la jeune fille avec résolution. Mais si tes guerriers répondent à mon signal, que ferai-je ensuite ?

—Prends-en douze avec toi. Venez, sans vous laisser apercevoir, jusqu'à la partie de la palissade qui fait face à cette fenêtre. Que quelques-uns des guerriers creusent, sous la palissade, un trou assez grand pour donner passage à un homme. Que deux des guerriers viennent me trouver et apportent un rouleau de corde et trois tomahawks ; que l'un d'eux monte jusqu'à la grille et me passe le tomahawk au moyen de la corde. Je réponds du reste. Mais te rappelleras-tu tout cela, Isanta ?

—C'est facile à retenir, mais est-ce tout ce que tu demandes de moi ?

—Non. Encore un mot. Tu te rappelles l'homme qui t'a porté le petit rouleau d'écorce t'indiquant où je me trouvais ?

—Je le connais. C'est mon ami.

—C'est un brave. Il t'aime et hait le Serpent. Avant de te rendre à l'ormeau, vois cet homme. Répète-lui ce que je viens de te dire et emmène-le au lac. Si mes guerriers répondent au signal, envoie cet homme mettre le feu aux huttes des Abénaquis. Cela les occupera et mes guerriers ne seront pas observés.

—Mais, frère, si les Français découvrent que Tambour a fait ce tort à leurs alliés, ils le mettront à mort.

—Ils ne l'attrapperont pas. Il me suivra. Il deviendra un des nôtres.

—Comment sais-tu cela ?

—Parce qu'il t'aime et te servira partout.

—Hélas ! reprit tristement la jeune fille, s'il savait tout, il ne risquerait pas sa vie pour me servir.

—Et pourquoi pas ? interrompit le chef. Aucune des filles des faces pâles n'est plus belle qu'Isanta.

—Je ne puis pas tout te dire. Mais j'espère que Tambour ne courra aucun danger. Ce serait pitié de faire souffrir un brave pour rien.

—Isanta, tu parles comme un enfant. Je connais les hommes ; je te dis qu'il n'y a pas d'homme meilleur et plus brave que Tambour. Il ne porte pas les vêtements les plus riches ; mais aime-tu mieux le peuplier avec son enveloppe argentée que le chêne avec sa rude écorce ? Je n'en dirai pas davantage. Pars maintenant et bonne chance !

—Mais que faire, si je ne réussis pas ?

—Viens me trouver.

—Que feras-tu si tu échoues ? Rappelle-toi que rien ne peut t'arracher à la vengeance du Serpent !

—Si tu échoues, j'ai encore deux autres moyens de m'échapper. Mais le temps est précieux ; adieu donc, pour le moment.

Le chef huron embrassa encore une fois sa sœur, qui, d'un pas léger et le cœur résolu, quitta la cellule et commença à faire ses préparatifs.

A la nuit tombante, la cellule s'ouvrit et un soldat, armé d'un mousquet et portant une lanterne, entra et se mit en faction tenant le dos tourné à la porte. Le Huron l'observa avec attention. C'était le plus terrible désappointement qu'il eût éprouvé depuis qu'il était prisonnier. Toutefois, il se décida à questionner le factionnaire :

—Le guerrier français est-il venu ici pour mettre le Huron à mort?
 D'un air étonné, le soldat répondit :
 —Le soldat français ne tue pas l'homme qui est sans armes.
 —Alors, pourquoi vient-il ici ?
 —Pour te garder de peur que tu ne t'évades.
 —Il n'y a ici aucune chance d'évasion ; je suis sans armes et les murs sont épais.
 —C'est vrai, mais le Serpent a dit au gouverneur que tu as plus de ruses que cent hommes réunis, et qu'il serait bon d'envoyer un soldat pour te garder.
 —Pourquoi le Serpent n'est-il pas venu lui-même ?
 —Aucun sauvage n'a le droit d'entrer au Fort après le coucher du soleil, répondit le soldat.

—A quelle heure va-t-on m'exécuter ?
 —Au lever du soleil, et je reste ici jusqu'au moment de ton supplice. Mais ce devoir ne me plaît guère, et j'aimerais mieux voir le Serpent à ta place ; il me répugne de garder un brave comme toi.

—Mais pourquoi me conduit-on si matin au supplice ? Ce n'est pas l'heure où les Abénaquis mettent généralement leurs prisonniers à mort.
 —L'armée part de bonne heure demain pour aller combattre les Iroquois, et c'est pour cela, je suppose, que ton supplice aura lieu si matin.

—Ainsi soit-il ; mais puisque je dois mourir de si bonne heure, il est temps que je commence à dormir. En disant ces mots, le prisonnier s'étendit à terre, au centre de la cellule, les pieds tournés du côté de la grille.

Au bout de quelques minutes, il commença à ronfler, et la sentinelle en conclut qu'il était profondément endormi. Mais le Huron ne dormait pas et sans être aperçu du factionnaire, il tourna les pieds du côté de celui-ci. A mesure que l'heure avançait, le prisonnier s'aperçut, avec bonheur, que la lanterne baissait de plus en plus, et que le factionnaire, plein de sécurité, s'était assis près de sa lanterne. Bientôt le Huron constata que son gardien dormait profondément, et, se levant avec rapidité, il se jeta sur lui. Le soldat n'avait pas eu le temps de crier qu'il sentit une des mains du Huron sur sa gorge et l'autre sur sa bouche. Baillonné et garroté le soldat fut l'affaire de quelques minutes. Le prisonnier s'empara ensuite du mousquet ; cela fait, il éteignit la lanterne. Le factionnaire se roulait à terre croyant recevoir, d'un moment à l'autre, son coup de mort. Mais le Huron le rassura en lui affirmant qu'il ne lui ferait aucune violence.

Enfin, à sa grande satisfaction, le prisonnier aperçut une brillante lumière rouge par la lucarne de sa cellule. Il comprit qu'une main amie venait de mettre le feu aux huttes des Abénaquis—il comprit que le secours n'était pas éloigné, et il alla se mettre debout près de la grille.

Son attente ne fut pas longue. Bientôt son oreille exercée discerna les murmures de voix humaines. Au bout de quelques instants, un tomahawk attaché au bout d'une corde lui était envoyé dans la cellule. Le prisonnier mit cette arme à sa ceinture et prenant le mousquet du factionnaire, il se hissa, au moyen de la corde, jusqu'au niveau de la grille. Des voix amies l'encourageaient du dehors au moment où il saisit la barre centrale de la grille et chercha à l'ébranler. Par malheur, la barre tint ferme. Il aurait pu l'enlever de quelques coups de tomahawk, mais le bruit aurait été entendu des soldats du poste, qui ne se trouvaient qu'à vingt verges de la cellule. Alors se servant du mousquet, comme d'un levier, il enleva la barre de fer. Par malheur, le fusil partit au moment où la barre tombait, et la détonation fut entendue de la garde. Mais le Huron avait déjà franchi la grille et disparaissait, avec ses amis, par le passage que ces derniers avaient pratiqué sous la palissade. L'officier de service, cette nuit-là, n'était autre que le lieutenant Belmont. En entendant le coup de feu, il s'était élancé dans la cellule, soupçonnant bien qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Il trouva, en effet, la sentinelle baillonnée et garrottée, et le Huron avait disparu. Sans prendre le temps de délivrer le soldat, de Belmont sortit et examina rapidement la palissade. Il découvrit le passage pratiqué en dessous et s'élança immédiatement, par ce passage, dans la direction où il entendait le craquement des branches. Il continua sa course jusqu'en vue du lac. Là, il s'arrêta pour écouter. Mais à peine commençait-il à prendre sa respiration qu'il fut saisi en arrière par quatre hommes vigoureux qui l'entraînèrent jusqu'au bord du lac. Quelques instants plus tard, il était dans un canot, la dernière de cinq embarcations pareilles qui voguaient rapidement sur le lac Ontario, laissant bien loin en arrière le Fort Cataract. Dans le canot où il se trouvait lui-même, il reconnut trois personnes : Kandiarak, Isanta et Tambour.

(A continuer.)

Une des preuves du développement du Canada pendant ces dernières années est la formation de nombreuses associations canadiennes, soit pour l'exploitation de l'industrie, soit pour l'emploi des capitaux accumulés. La formation de la *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre le feu et sur la vie et dont les bureaux, à Montréal, sont No. 13, Place-d'Armes, en est une nouvelle preuve. Capital formé de fonds canadiens ; direction purement canadienne ; gestion et mode de traitement des affaires purement locaux ; en un mot, une protestation énergique par le Canada de sa vitalité.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

FARINE		\$ c.	\$ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs.	2 80	à	3 40
Farine d'avoine.	2 41	à	2 53
Farine de blé d'Inde.	1 60	à	1 80
Sarrasin.	2 00	à	2 40
GRAINS			
Blé par minot.	0 00	à	0 00
Pois do	0 75	à	0 80
Orge do	0 70	à	0 90
Avoine par 40 lbs.	0 40	à	0 50
Sarrasin par minot.	0 50	à	0 55
Lin do	1 00	à	1 20
Mil do	2 00	à	2 40
Blé-d'Inde do	0 80	à	0 90
LÉGUMES			
Pommes au baril.	2 50	à	4 00
Patates au sac.	0 40	à	0 50
Fèves par minot.	1 50	à	1 60
Oignons par tresse.	0 05	à	0 07
LAITERIE			
Beurre frais à la livre.	0 30	à	0 35
Beurre salé do	0 17	à	0 22
Fromage à la livre.	0 00	à	0 00
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple.	2 00	à	2 50
Dindes (jeunes) do	1 50	à	2 00
Oies au couple.	1 50	à	2 00
Canards au couple.	1 00	à	1 50
Poulets au couple.	0 60	à	1 00
Poulets au couple.	0 50	à	0 80
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple.	0 40	à	0 60
do noirs par couple.	0 80	à	1 00
Pigeons domestiques au couple.	0 20	à	0 25
Perdrix au couple.	0 50	à	0 60
Tourtes à la douzaine.	1 40	à	0 00
VIANDES			
Bœuf à la livre.	0 05	à	0 06
Lard do	0 09	à	0 10
Mouton au quartier.	0 60	à	0 90
Agneau do	0 60	à	0 90
Lard frais par 100 livres.	8 25	à	8 50
Bœuf par 100 livres.	4 00	à	0 00
Lièvres.	0 15	à	0 20
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre.	0 08	à	0 10
Sirap d'érable au gallon.	0 00	à	0 00
Miel à la livre.	0 11	à	0 13
Œufs à la douzaine.	0 25	à	0 30
Haddock à la livre.	0 06	à	0 08
Saindoux par livre.	0 16	à	0 17
Peau à la livre.	0 55	à	0 60

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs.	\$ 5 00	à	\$ 5 50
Bœuf, 2me qualité.	4 50	à	4 50
Vaches à lait.	20 00	à	35 00
Vaches extra.	35 00	à	55 00
Veaux, 1re qualité.	10 00	à	13 00
Veaux, 2me qualité.	7 00	à	9 00
Veaux, 3me qualité.	4 00	à	6 00
Moutons, 1re qualité.	6 50	à	8 50
Moutons, 2me qualité.	4 50	à	6 00
Agneaux, 1re qualité.	3 00	à	4 00
Agneaux, 2me qualité.	2 50	à	3 00
Cochons, 1re qualité.	15 00	à	18 00
Cochons, 2me qualité.	8 00	à	12 00
Foin, 1re qualité, par 100 bottes.	7 00	à	8 00
Foin, 2me qualité.	4 00	à	6 00
Paille, 1re qualité.	4 00	à	4 50
Paille, 2me qualité.	3 00	à	4 00

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS

A Montréal, le 12 courant, Marie-Domithilde-Avelina, âgée de cinq ans 2 mois et 19 jours, enfant de M. Henri Contant, boucher, de cette ville.

A LOUER.

DEUX MAISONS DE PREMIÈRE CLASSE dans Abbotsford Terrace, rue Ste. Catherine Ouest, angle de la rue Stanley, en très-bon ordre, à l'épreuve des rats et bien drainée.

S'adresser à

JAMES MUIR.

Agent d'Immeubles,

Où à GEO. B. BURLAND.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à

G. B. BURLAND,

7-7-14

115, rue St. François-Xavier.

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir.—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le DR. GAUTHIER.

7-1-11 190, Rue St. Laurent.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000

Actif Disponible, - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Gérant Général: ALFRED PERRY. Assist.-Gérant: DAVID L. KIRBY.

Vice-Président: JOHN OSTELL. Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Bonset autres valeurs et espèces des Etats-Unis, entre les mains des dépositaires des E.-U.	\$400,178 00
Bons du Hâvre de Montréal (entre les mains du "Receveur-Général")	50,000 00
Bons de la Compagnie d'Entrepôt de Montréal.	24,725 00
Stocks de Banques.	276,735 34
Hypothèques sur immeubles.	55,347
Fonds consolidés de la Cité de Québec.	2,000 00
Billets Recevables pour Primes de la Marine.	145,351 26
Balances des Agents non encore transmises, et Primes non perçues.	151,638 37
Divers Comptes dus à la Compagnie pour Sauvetage, Assurances renouvelées, &c.	20,216 00
Ameublement—E.-U. et Canada.	21,966 28
Espèces en main et en dépôt.	27,138 79
	\$1,175,237 53

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dus par la Compagnie. \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

7-1-45

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court le progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—Le meilleur Médecin de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse de la Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médicines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE.

(LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

Coutellerie FOURCHETTES ET CUILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 7-1-18 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi HARNES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 7-1-18 524, Rue Craig, Montréal.

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie., 652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAYER DE BUNNELL,

TORDEUSE ET REPASSEUSES, Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

CARLESANG, C'EST LA VIE'

CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture." LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR,

nettoie et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies

les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Élimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MÉDECINES PATENTÉES de l'univers. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste,

APOTHECARIÈS' HALL, LINCOLN, ANGLETERRE.

Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MEROER & Cie., MONTREAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 7-1-22

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.